



ROMAN

Hans-Jürgen Greif donne vie à une toile de Niklaus Manuel

Page F 3



ENTREVUE

Maryse Condé: voyage au bout de l'intolérance

Page F 6

Salon du livre de Québec

CAHIER **F**

Québec au cœur d'un salon

CAROLINE MONTPETIT

Les écrivains qui l'habitent en parlent chacun à leur façon. Ont pour elle une affection toute particulière. C'est souvent sur ses artères, dans ses parcs, dans ses maisons, que vivent et dorment leurs personnages, que se trament chacun de leurs drames. Elle est le témoin discret de leurs histoires, comme de celles de ceux qui les ont précédés.

Parce qu'elle a 400 ans cette année, la ville de Québec est sur toutes les tribunes et sur toutes les bouches, au Salon international du livre de Québec, qui bat son plein ce week-end. Une foule de livres lui sont consacrés.

Parmi ceux-là, mentionnons le magistral *Québec, quatre siècles d'une capitale*, lancé ce jeudi au Salon par les Publications du Québec. Signé de quatre historiens, Christian Blais, Gilles Gallichan, Frédéric Lemieux et Jocelyn Saint-Pierre, cet ouvrage présente d'abord Québec en tant que capitale de l'Amérique française, jusqu'à la Conquête de 1760. Il traverse l'époque au cours de laquelle Québec perd son statut de capitale du gouvernement colonial de Québec, avec la mise en vigueur de l'Union des deux Canadas, avant de redevenir capitale de la province, puis capitale du Québec moderne.

«Si Québec était demeurée la capitale du Canada, écrivent les auteurs, toute l'histoire aurait assurément été changée. L'histoire constitutionnelle a fait d'elle la capitale d'un État membre d'une union fédérale, le seul majoritairement français de l'Amérique du Nord britannique. Dès lors, le destin de Québec s'est identifié à celui du Canada français, que sa capitale a protégé et accompagné dans sa recherche d'identité.»

De facture encyclopédique, l'ouvrage présente une foison de détails, de tableaux. Son iconographie est soignée et abondante, et le grand public trouvera son compte à sa lecture autant que les spécialistes. Les historiens qui ont travaillé à cet ouvrage y relèvent une foule de faits jusqu'alors inconnus du public, notamment sur les relations de la population avec l'État. On y apprend aussi, par exemple, que Québec a failli perdre son titre de capitale au profit de Montréal en 1869, et qu'elle l'a maintenu de justesse, s'efforçant de construire un parlement pour consolider son statut.

Québec, ville de fiction

Mais la ville de Québec n'est pas faite que d'Histoire avec un grand H. De nombreux écrivains y vivent et y écrivent, créant un corpus de textes qui rendent hommage à la vénérable capitale. Cette année, le Salon international du livre de Québec leur rend un hommage particulier. Marie Laberge en tête, ils sont nombreux à faire partie des invités d'honneur cette année.

VOIR PAGE F 2: SALON



JEAN-GUY KÉROUAC / MNBAQ

L'explorateur Samuel de Champlain a publié des récits de voyage en 1603, en 1613 et en 1619. En 1632, il les reprend, mais en les modifiant.

Le complot de Champlain

Dans *Champlain et les fondateurs oubliés*, un ouvrage très costaud à tous points de vue, le jeune historien Mathieu d'Avignon remet en cause le statut de fondateur exclusif de Samuel de Champlain.

LOUIS CORNELLIER

En ce 400^e anniversaire de la fondation de Québec, le jeune historien Mathieu d'Avignon joue les iconoclastes. Dans *Champlain et les fondateurs oubliés*, un ouvrage très costaud à tous points de vue, il remet en cause le statut de fondateur exclusif de Champlain. «Pourquoi, demande-t-il, l'histoire et la mémoire ont-elles retenu le nom de Champlain comme étant celui du "fondateur" de Québec et de la Nouvelle-France?»

La question surprendra peut-être les profanes, pour qui il s'agit là d'une affaire

réglée, mais elle trouve sa pertinence dans les écrits mêmes de Champlain, qui la suscitent. L'explorateur, en effet, a publié des récits de voyage en 1603, en 1613 et en 1619. En 1632, il les reprend, mais en les modifiant. Et ce que montre d'Avignon, c'est que ces modifications visent à le mettre en valeur sur deux plans. Dans cette dernière édition, Champlain présente «un récit exclusif de la fondation de Québec et de la Nouvelle-France» qui le dépeint «comme l'archétype du colonisateur français catholique», tout en négligeant le rôle, pourtant souligné dans les éditions précédentes, d'autres acteurs importants de la fondation. De plus, il fait disparaître la description de l'alliance franco-montagnaise de 1603, rapportée dans l'édition de cette même année, pour présenter «un récit de la fondation d'une colonie française et ca-

tholique en "terres vierges"». En 1632, en d'autres termes, Champlain s'attribue non seulement le beau rôle, mais le

En 1632, Champlain s'attribue non seulement le beau rôle, mais le seul rôle principal, aux dépens d'autres personnages clés

seul rôle principal, aux dépens d'autres personnages clés de cette fondation.

En 1603, François Gravé, représentant du roi Henri IV, scelle une alliance avec Anadabijou, grand chef montagnais. Ce geste, peut-on présumer, rend possible la fondation de l'habitation de Québec en 1608, principalement réalisée par Champlain et Gravé, délégués de Pierre Dugua, qui «organise et finance» le tout. L'histoire de Québec, en ce sens, commencerait en 1603 plutôt qu'en 1608 et aurait cinq pères fondateurs: Henri IV, Anadabijou, François Gravé, Pierre Dugua et, bien sûr, Champlain. En 1632, toutefois, ce dernier concocte un récit de fondation dans lequel les autres deviennent des figurants.

La manœuvre sera fructueuse. Champlain, aujourd'hui encore, apparaît comme le héros de l'histoire. Pour d'Avignon, toutefois, il s'agit là d'un mythe, c'est-à-dire, selon la définition de Foulquie, d'un «fait historique du passé qui a subi les déformations de l'action fabulatrice de l'esprit», qui exige d'être déconstruit. Pour ce faire, le jeune historien se livre à une solide et passionnante analyse des écrits de Champlain lui-même, en insistant sur l'opération de réécriture menée en 1632, et à une analyse de l'historiographie consacrée au personnage, du XVII^e siècle à aujourd'hui. L'objectif est de découvrir «comment ces auteurs conçoivent la contribution de Champlain à la fondation et comment ils représentent les "autres" à la lumière des hypothèses précédemment formulées

Nettoyer la statue

Marcel Trudel, qui parraine cet ouvrage en le préfaçant, avoue y retrouver l'inspiration qui l'a lui-même guidé dans

VOIR PAGE F 2: CHAMPLAIN

Salon international du livre de Québec

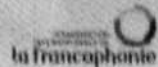
Lire sans frontières: la francophonie

16 au 20 avril 2008

Centre des congrès de Québec

www.silq.org

400 ans de francophonie :
des accents d'Amérique
aux accents du monde



Québec

LIVRES

CHAMPLAIN

SUITE DE LA PAGE F 1

son travail. «Mettre une sourdine aux chants lyriques en l'honneur de Champlain, offrir une perception plus exacte de l'homme, de ses hésitations, de ses contradictions, de ses erreurs, tout en décrivant la grandeur de vision, l'audace de l'action: c'est pour l'historien critique tenir un délicat pari», écrit-il. Trudel en sait quelque chose, lui dont les travaux ont mis en lumière le mariage d'intérêt de Champlain avec «une fillette», son programme plus commercial qu'agricole et son peu d'empressement dans l'entreprise d'évangélisation. «Chaque fois que j'ai ainsi dérangé, rappelle-t-il, on m'a joyeusement tapé des sus!» Aussi, il se réjouit, aujourd'hui, d'avoir trouvé en d'Avignon un épigone qui, tout en respectant le parcours de Champlain, «veut à son tour nettoyer une statue de ce dont les générations l'ont à tort surchargée».

En 2003, Jacques Lacoursière affirmait que, si Champlain n'avait pas subi le travail de réévaluation à la baisse réservé, depuis la Révolution tranquille, à plusieurs grands personnages de notre histoire, c'était parce qu'il était «irréprochable». D'Avignon montre que, en formulant ce jugement, l'historien populaire s'inscrivait dans la tradition historiographique majoritaire qui, depuis le XVII^e siècle, chante sans réserve les vertus de Champlain.

D'Avignon a relu les écrits de Lescarbot, des jésuites, de Sagard, de Sixte Le Tac, de Chrétien Le Clercq, de Bacqueville de la Potherie, de Charlevoix, de Kalm et, plus près de nous, aux XIX^e et XX^e siècles, ceux des Bibaud, Garneau, Ferland, Laverdière, Sulte, Dionne et Groulx. Conclusion: tous, presque sans exception, adhèrent à la version de l'histoire remaniée par Champlain en 1632 et en font le héros de la fondation.

La place des autres

Lescarbot, contemporain du grand homme, s'inspire de l'édition de 1613 et reconnaît donc les rôles de Gravé et de Dugua. Tout comme le jésuite Biard, il évoque l'alliance franco-montagnaise de 1603. Au XIX^e siècle, J.-B.-A. Ferland reconnaît l'importance «du protestant Dugua». C.-H. Laverdière insiste sur l'alliance de 1603 et salue Dugua, alors que Sulte, dans le même sens, fait une place à

Gravé. Ce qui domine, toutefois, c'est l'image d'un Champlain fondateur exclusif et héros, «premier Canadien» et «premier patriote», selon François-Xavier Garneau.

En 1947, Léo-Paul Desrosiers «se démarque en abordant les premières alliances franco-amérindiennes», mais il rejoint le chœur pour chanter Champlain. Il faut attendre Marcel Trudel, dans les années 1950, pour voir «les autres» faire une entrée officielle dans l'histoire et voir Champlain redevenir un homme au lieu d'un mythe. D'Avignon remarque toutefois que cette déconstruction reste à mener puisque «certains auteurs continuent de l'encenser», comme Denis Vaugeois, par exemple, qui se demande, dans un ouvrage récent sur Champlain, si a «existé en Nouvelle-France un personnage plus complet dont l'action fut plus importante». Le débat n'est pas fini!

D'Avignon, dans cet important ouvrage, ne veut pas dénigrer Champlain mais plutôt, comme le note Trudel, livrer «un portrait renouvelé et plus réel» du grand personnage, tout en reconnaissant le rôle des autres fondateurs de Québec, notamment celui des Montagnais. Dans ses *Mémoires d'un autre siècle*, Trudel écrivait que «l'historien qui, de nos jours, adopte une attitude critique en face [des héros de notre histoire] accomplit une démarche qui l'honore: il y a trente ans, il se mettait le revolver à la tempe». Souhaitons que, même en cette année anniversaire, le Québec d'aujourd'hui ait la maturité d'accueillir avec tous les éloges qui conviennent, serait-ce pour en débattre, la salutaire entreprise critique menée ici par un jeune et intrépide historien de grand talent.

louisco@sympatico.ca

CHAMPLAIN
ET LES FONDATEURS OUBLIÉS

LES FIGURES DU PÈRE
ET LE MYTHE DE LA FONDATION
Mathieu d'Avignon
Presses de l'Université Laval
Québec, 2008, 542 pages

SALON

SUITE DE LA PAGE F 1

Parmi eux, l'écrivain Esther Croft, qui gagnait tout récemment le prix de création littéraire de la ville de Québec pour son recueil de nouvelles *Le Reste du temps*, paru chez XYZ, dont plusieurs nouvelles se déroulent près du fleuve, dans une vieille ville, sans que celle-ci soit nécessairement nommée. Et il y a sûrement beaucoup de Québec dans les vols et les chants d'oiseaux que le poète Pierre Morency évoque, livre après livre, et qui sont encore présents dans son dernier titre, *Amouraska*, paru chez Boréal.

À Québec, il y aura par ailleurs de nombreux écrivains étrangers cette année, puisqu'on s'y livre à une sorte d'apéritif pour le Sommet de la Francophonie. Parmi eux, mentionnons Patrick Chamoiseau, de la Martinique natale du regretté Aimé Césaire. Ce samedi matin, à 11h, Patrick Chamoiseau sera en conversation avec Antonine Maillet sur le thème «De la Martinique à l'Acadie». La rencontre, qui sera animée par Danièle Bombardier, se déroulera sur la scène des rendez-vous littéraires.

Au même moment, au café-restaurant BD, les auteurs de l'album commémoratif *Québec, un détroit dans le fleuve*, publié chez Casterman, seront réunis pour une table ronde sur le thème «Québec en BD, BD à Québec». Il s'agit de Jimmy Beaulieu, de Pascal Gi-



Esther Croft

MICHEL BOULIANGNE

rard et de Philippe Girard.

Pour ceux que la francophonie interpelle, une table ronde se tiendra ce samedi à 15h30 sur le thème «La francophonie: oui, le ghetto: non!», pour reprendre une phrase d'Alain Mabanckou, avec

Herménégilde Chiasson, Paul Jacques, Michel Le Bris, Dany Laferrière et Monique Proulx. Pour plus d'information: consultez le site www.silq.org.

Le Devoir

LIVRE-DISQUE QUÉBÉCOIS

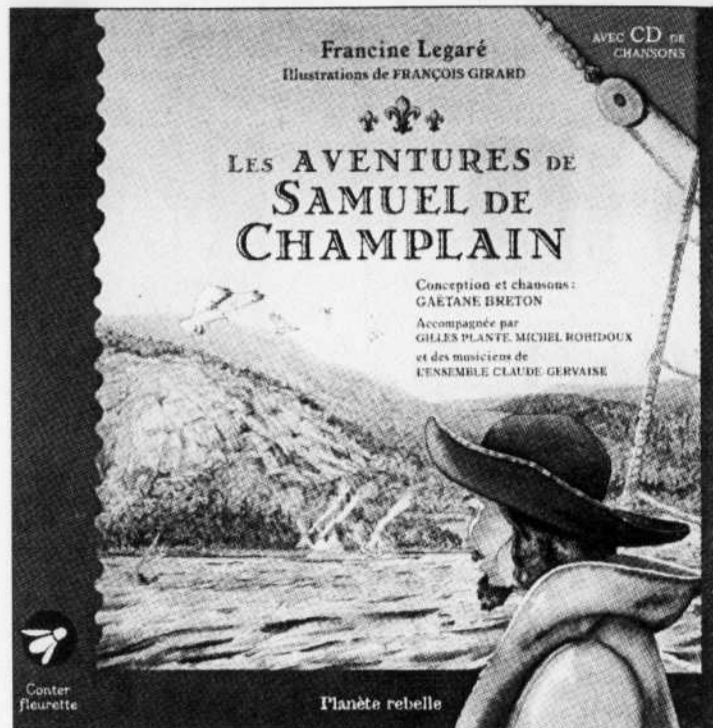
La vie de Champlain
en paroles et en musique

YVES BERNARD

Planète rebelle, par l'entremise de sa collection «Conter fleurte», qui place généralement le conte en avant-plan, vient de lancer *Les Aventures de Samuel de Champlain*, un livre-disque fort pertinent, bellement illustré par l'aquarelliste François Girard, célébrant à sa façon le 400^e anniversaire de la Vieille Capitale.

La création résulte d'une collaboration entre Gaétane Breton et Francine Légaré. La chanteuse traditionnelle a écrit des chansons pour la première fois de sa carrière en s'inspirant du livre *Samuel de Champlain, père de la Nouvelle-France (XYZ)*, qu'avait fait paraître Francine Légaré en 2003. L'écrivaine a simplifié l'histoire pour un public jeunesse et la porteuse de traditions a conçu un répertoire musical d'époque brillamment accompagné par Gilles Plante, Michel Robidoux et des musiciens de l'Ensemble Claude-Gervaise, des spécialistes du genre. Chanson de mensonges qui se termine en gavotte, légende montagnaise et motet, marche militaire dramatique, reel et contre-danse contagieux: les artistes donnent avec beaucoup d'acuité une autre vie à Samuel de Champlain.

Tout jeune, Champlain entend les marins raconter des histoires d'ouragans, de pirates, de péchés miraculeux et de monstres des mers... Devenu navigateur, il débarque pour la première fois le 3 juillet 1608 dans ce qui deviendra Québec, là où, comme le décrit la



langue algonquienne, «l'eau se réécrit». Tout cela, de même que les autres passages de la vie palpitante de l'explorateur, est présenté par Francine Légaré avec une grande humanité. Tout y passe: les débuts de la colonie française, les alliances et les guerres avec les autochtones, les maladies et la famine, la vie avec sa jeune épouse, la défaite face aux frères Kirke et le retour à Québec jusqu'à sa mort.

Collaborateur du Devoir

LES AVENTURES DE
SAMUEL DE CHAMPLAIN

Francine Légaré
Illustrations: François Girard
Conception et chansons:
Gaétane Breton
Accompagnement: Gilles Plante,
Michel Robidoux et des musiciens
de l'Ensemble Claude-Gervaise
Planète rebelle, «Conter fleurte»
Montréal, 2008, 64 pages
(À partir de 8 ans)

LITTÉRATURE JEUNESSE

Les fabuleux voyages de Champlain
racontés par lui-même

Un texte abrégé des récits du grand découvreur

CAROLE TREMBLAY

À l'occasion du 400^e anniversaire de la fondation de la ville de Québec, la maison d'édition française L'école des loisirs a eu l'heureuse idée de rééditer les écrits de Samuel de Champlain. (On se demande juste pourquoi aucun éditeur québécois n'y a pensé...) L'ouvrage, qui vient tout juste d'arriver en librairie, paraît dans une version adaptée en français moderne dans la collection «Classiques abrégés». On retrouve donc maintenant le père fondateur de la capitale nationale en compagnie de nombreux autres immortels, comme Balzac et Dumas.

Comme le souligne l'éditeur en quatrième de couverture, cette collection ne propose pas de ré-

sumés, ni de morceaux choisis, mais le texte même, abrégé de manière à laisser intacts le fil du récit, le ton et le style de l'auteur. Le résultat est assez réussi, ma foi. L'écriture, d'une grande limpidité, a gardé un côté juste assez vieillot pour assurer la crédibilité des passionnantes aventures du célèbre cartographe.

Bien sûr, il n'y a pas de montée dramatique et personne ne se marie à la fin; évidemment, les détails concernant les dates des départs et des retours pourront sembler un brin fastidieuses aux jeunes lecteurs, mais la description des étranges mœurs des Indiens (particulièrement leur cruelle imagination dans le domaine de la torture), les palpitantes scènes de bataille, le récit du complot pour meurtre et les

difficultés qu'ont dû affronter les premiers colons pour survivre aux rigueurs de l'hiver capteront à coup sûr leur attention.

S'il faut, comme on dit, comprendre d'où l'on vient pour savoir où l'on va, aussi bien faire le voyage avec Champlain, un guide qui, par son courage, sa ténacité, sa curiosité, sa volonté de pacification et le regard critique qu'il portait sur le pouvoir des marchands, demeure décidément un bel exemple d'ancêtre.

Collaboratrice du Devoir

VOYAGES

Samuel de Champlain
L'École des loisirs, «Classiques
abrégés»
Paris, 2008, 238 pages

Romanichels en format poche

Noël Audet
La parade

Dans une prose satirique et bouffonne, Noël Audet met en scène des personnages truculents, aux ambitions démesurées. Vous ne verrez plus jamais de la même façon certains événements de notre histoire récente.

roman, 204 p., 15 \$

Hélène Rioux
Pense à mon
rendez-vous

Dix nouvelles, dix femmes et dix rendez-vous avec la mort racontés dans une prose lumineuse qui nous réconcilie presque avec la Faucheuse.

nouvelles, 120 p., 13 \$

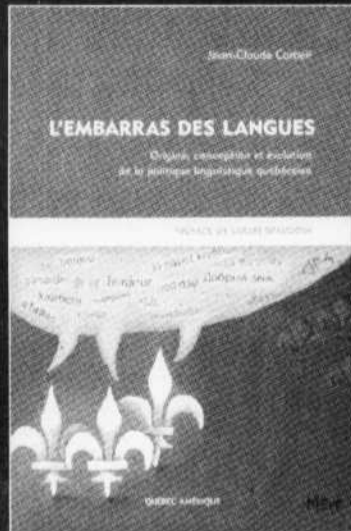
Hélène Rioux
Traductrice
de sentiments

Éléonore, traductrice de romans sentimentaux, s'ennuie à traduire toujours les mêmes scènes. Elle décide de changer d'air et d'entreprendre, sur les côtes d'Espagne, la traduction de l'autobiographie de Leonard Mingh, tueur sadique, spécialiste de la «mort en direct».

roman, 176 p., 15 \$

Félicitations à
Jean-Claude CorbeilLAURÉAT DU PRIX DE LA PRÉSIDENTE
DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Photo: Bruno Desjardins



L'Embarras des langues est paru à l'occasion du 30^e anniversaire de la Charte de la langue française. Cet excellent essai a été écrit pour les «enfants de la loi 101», afin qu'ils sachent d'où vient la politique linguistique, sur quels principes elle est fondée, ainsi que le modèle de société québécoise qu'elle propose aux anglophones, aux allophones et aux immigrants quand ils arrivent au Québec.

Ce prix a été décerné dans le cadre de la Journée du livre politique au Québec 2008.



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Salut, poète!

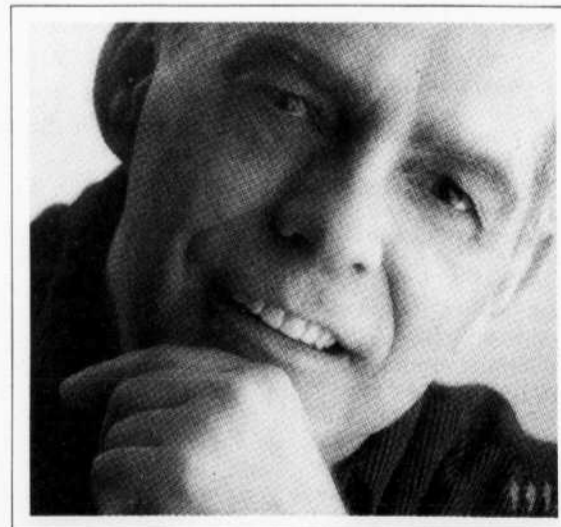


Photo: © Daynour-Nicolas

Robert Fortin
1946-2008

à travers ce qu'il a d'insaisissable
l'être n'a pour se guider
que cette petite lumière qui traverse
sa nuit quand le feu mord ses cendres

Les dés de chagrin, l'Hexagone, 2006

L'HEXAGONE

XYZ

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514-525-21-70 • Télécopieur: 514-525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

En avoir ou pas



Danielle Laurin

Tout de suite, on est là. Pas d'entrée en matière, pas de chichi. On ouvre *Le Fils du Che* et voilà: «En revenant de l'école, Alex trouve l'appartement vide. Pas normal, sa mère n'a jamais été absente sans avertissement. Pas de mot sur la table ni ailleurs, rien.»

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Louise Desjardins maîtrise l'art des débuts. L'art du condensé aussi. Quand on referme son roman, 170 pages plus loin, on est soufflé. Comment fait-elle? Pour dire tant en si peu de mots? Pour plonger à fond dans le trouble de ses personnages sans jamais en faire trop? Sans tomber dans le pathos, sans poser de jugement, non plus... Un brin de dérision, un passage. Ça coule de source, on dirait.

On ouvre *Le Fils du Che*, et ça déboule. La mère ne tarde pas à rentrer, le drame attendu n'a pas eu lieu. Mais un autre drame se prépare, inévitable. Qui couve depuis longtemps. Bientôt la marmite va sauter.

Imaginez un ado d'aujourd'hui. Enfermé dans son monde, cloué à son ordi. Un garçon sans père, qui en veut au monde entier. A sa mère, pour commencer. On le sent prêt à exploser.

Lui-même s'étonne de son agressivité. Il songe: «Je pourrais la tuer et elle ne s'en apercevrait même pas. Ça la soulagerait peut-être, elle dit toujours qu'elle n'en peut plus. Je le ferai un jour, je le ferai. Je la déteste.»

Cette mère, à ses yeux, a tous les défauts. Mais ce qu'il ne lui pardonne pas, par-dessus tout, c'est son silence. Elle ne lui parle jamais de son père, qu'il n'a pas connu. Pourquoi les a-t-il abandonnés? Où est-il? Que fait-il?

Tous les scénarios sont permis: «Des fois, je pense que c'est un révolutionnaire, qu'il est en prison. Peut-être aussi qu'il est très malade, handicapé, wathever. Que c'est pour ça qu'il ne veut pas me voir la fraise. Ou bien il est marié, ou bien trop célèbre, puis il peut pas avouer qu'il a eu un fils avec une autre femme.»

Or ce père, justement, un Chilien d'origine, va réapparaître dans le décor. Et changer la donne. Donner sa version des faits. Batailler fort pour que soit reconnue sa paternité. Voilà le vrai drame qui se joue, dans *Le Fils du Che*.

Chemin faisant, on en apprendra des vertes et des pas mûres concernant ce père absent. Personne n'en sortira indemne. Pas même la grand-mère, derrière.

Ce sont les liens familiaux, et humains, que passe au peigne fin l'auteur à travers eux. Avec ce que cela comporte de mensonges, de secrets, de trahisons. De luttes in-

cessantes, de désirs inassouvis. Et de rêves brisés.

La famille, le couple. La maternité, la paternité. Et le cercle intime versus la collectivité. Beaucoup de questions là-dessus, dans *Le Fils du Che*. Mais peu de réponses en béton.

Ça dépend des points de vue. Et les points de vue, ici, sont multiples. Ainsi, la grand-mère, à propos de sa fille qui rêve de se lancer dans le travail humanitaire: «Elle a les mains pleines de pouces, pas capable de gagner sa vie comme tout le monde, une éternelle étudiante, une mère sans allure.»

A chacun ses faiblesses, et ses désillusions. A chacun de mesurer le fossé entre les beaux idéaux sur papier et la réalité. La fille, elle, pense ceci de ses parents qui l'ont élevée en brandissant la photo de Che Guevara et autres héros de la Révolution, dans les années 1970: «Ils étaient athées, mais au fond ils pratiquaient la plus exigeante des religions, celle du militantisme aveugle.»

Et encore: «Ses parents voulaient tout avoir, tout faire, changer le monde, selon des principes d'absolue liberté qui valaient davantage pour les amis que pour la famille proche.»

Bonjour les contradictions. Elle-même, devenue mère, n'a pas fait mieux pour son fils. N'a pensé qu'à son bien-être à elle, à sa petite personne, à ses principes, à sa sacrosainte liberté.

Résultat: un fils qui lui est aujourd'hui inconnu. Qui lui en veut, qui lui échappe. Bonjour la dépression. «J'aurais peut-être dû me tuer. Je suis tellement peu douée pour la maternité. Peu douée pour l'amour, peu douée pour quoi que ce soit.»

Le père n'est pas en reste, qui s'en veut d'être parti, d'avoir baissé les bras. Quand il fait le bilan de sa vie, c'est plein de trous, de manques, d'abandons. Et ce qu'il voit devant ne s'annonce pas très réjouissant non plus.

Tout ça ressemble à un beau fiasco. Ils sont tous là, avec leurs blessures, à s'entredéchirer. Ils sont tous butés. Incapables de communiquer. Chacun dans sa bulle, chacun dans sa détresse.

Que va-t-il se passer? On s'attend à tout moment au pire. Qui va sombrer tout à fait, et quand? Qui va passer à l'acte, commettre l'irréparable? On est sur le qui-vive, tout le temps.

On est au cœur de la seule chose qui importe peut-être vraiment. A savoir: «Toutes les amours sont des remakes, comme de vieux films d'Hollywood ou une pièce de Shakespeare qu'on joue chaque fois avec de nouveaux costumes, de nouveaux décors, une nouvelle mise en scène, de nouveaux acteurs. Seul le texte reste le même avec ses mots tachés de sang et de sperme.»

Qu'on se le dise: l'auteur de *La Love* s'est surpassée.

Collaboratrice du Devoir

LE FILS DU CHE

Louise Desjardins
Boréal
Montréal, 2008, 173 pages

Le roman sous le vernis de l'histoire

Un an après *La Bonbonnière*, Hans-Jürgen Greif donne vie à une toile du peintre suisse Niklaus Manuel

CHRISTIAN DESMEULES

Ce jour-là, en février dernier, les rues de Québec ressemblaient à des corridors où s'engouffrait un vent terriblement glacé venu du Nord, les préparatifs de la parade de la Haute-Ville allaient bon train, *business as usual*. Un vrai temps de carnaval pour rencontrer Hans-Jürgen Greif.

Son nouveau roman, *Le Jugement*, le sixième titre de fiction de l'écrivain, s'appuie tout entier sur une toile du peintre bernois Niklaus Manuel, dit Deutsch (1484-1530), que l'on décrit généralement à la fois comme dramaturge, peintre, graphiste, réformateur et homme d'État suisse. Son *Jugement de Paris* est aujourd'hui exposé au musée d'art de Bâle, troisième ville de Suisse.

Le Jugement — celui de Greif — est donc l'histoire de la création de cette toile célèbre par le peintre, celle de sa vie à Berne, les bouleversements esthétiques, religieux et politiques qui s'annoncent. Un fascinant travail de reconstitution qui donne à ce roman, gorgé de détails significatifs, d'odeurs et d'anecdotes, bien plus qu'un vernis d'intelligence.

«Je connaissais ce tableau depuis au moins vingt ans», raconte-t-il dans son appartement d'un immeuble en hauteur du quartier Montcalm, à un jet de pierre du conservatoire de musique où il fait du «coaching» d'allemand auprès des étudiants en chant depuis le début des années soixante-dix. Il ajoute tout de suite: «Et je ne l'ai jamais aimé.»

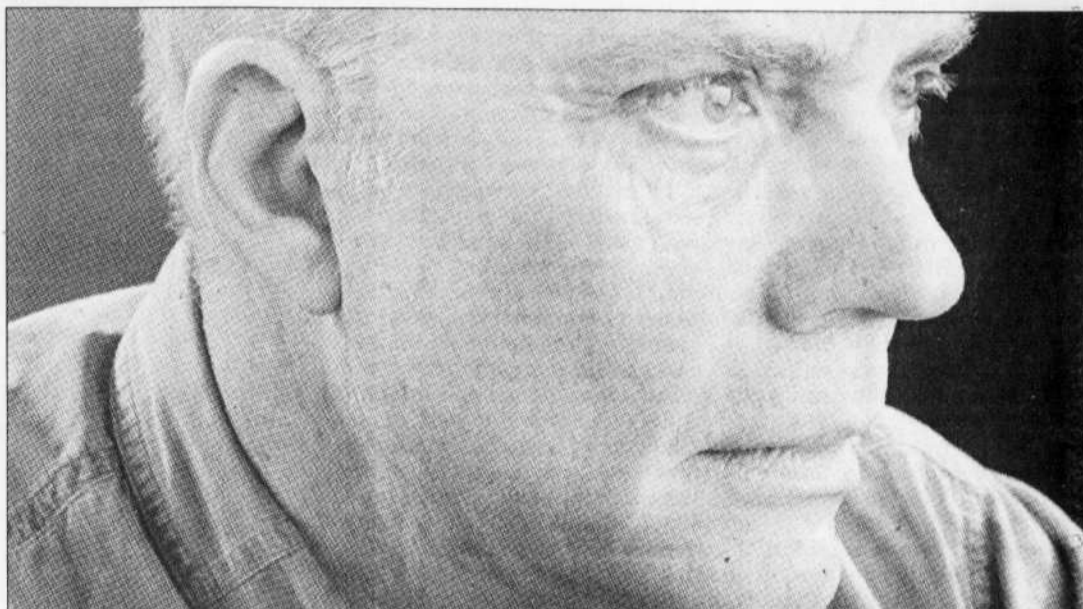
Un immense puzzle

Ayant de bons amis à Bâle, où il ne manque jamais, au cours de ses visites, de faire un saut au Kunstmuseum, l'énorme toile de Niklaus Manuel, l'une des pièces maîtresses du musée et l'une des premières œuvres qu'on peut y voir en entrant, lui faisait chaque fois un drôle d'effet. Quelque chose dérangeait Hans-Jürgen Greif dans ce tableau, mais sans qu'il puisse l'identifier.

Or, au cours d'un nouveau voyage il y a trois ans, il a essayé de lui donner une nouvelle chance. La date au bas de la toile — 1517 ou 1518 — lui rappelait vaguement quelque chose, mais quoi? Luther, la Réforme, les «95 thèses» placardées sur les portes de la chapelle du château de Wittenberg.

«D'un seul coup, j'ai su que je devais écrire sur ce tableau-là», confie l'écrivain, retraité de l'Université Laval depuis peu après y avoir enseigné durant 35 ans les littératures allemande et française. «C'est l'année où tout a basculé. Je crois que c'est l'année la plus importante dans l'histoire occidentale.» Tout s'est passé à l'intérieur de vingt ans: de la découverte des Indes occidentales en 1492 jusqu'à l'affichage en 1517 des fameuses thèses de Luther, qui ont déclenché un véritable phénomène.

À Berne, par exemple, en une seule journée, toutes les églises ont été vidées, on y a brûlé autels, retables. Les objets de culte en or et en argent ont été fondus et transformés en monnaie. Cela ajouté à l'austérité réformatrice, c'est ainsi que s'est formée en Suisse la vieille richesse. Tout un contexte qui revit dans le tableau de Deutsch. «J'en ai donc fait



IDRA LABRIE/PERSPECTIVE PHOTO

Hans-Jürgen Greif est retraité de l'Université Laval depuis peu après y avoir enseigné durant 35 ans les littératures allemande et française.

sortir les personnages pour expliquer ce qui s'est fait à cette époque.»

«J'aurais pu appeler ce livre-là aussi un essai, mais ce n'était pas vraiment possible, il nous manquait trop d'informations. C'était comme un immense puzzle, dans lequel j'avais certains éléments mais où beaucoup d'autres manquaient. Tout ce qui me manquait, je l'ai complété par ce qui me semblait logique, et à la fin de la rédaction du roman, je me suis aperçu que tout se tenait.» C'est ainsi que, pour ce roman riche et minutieux, l'écrivain a dû inventer des détails, des dialogues, et même certains personnages, comme celui de Sophia, qui incarne la contrepartie intellectuelle du peintre.

Souci de précision

«C'est donc une nouvelle construction, mais qui est tout à fait logique avec ce que le peintre est finalement devenu. Et en Suisse, ce bonhomme-là est un personnage extrêmement important.» Mais les temps changeaient profondément. En particulier au sud des Alpes, où la Renaissance italienne battait son plein, notamment en peinture.

«Je serais très curieux, dans une autre vie, de demander à Niklaus Manuel: vous savez, j'ai écrit quelque chose sur vous... Vous vous reconnaissez ou pas? glisse-t-il en souriant. J'aime beaucoup aussi ce jeu avec mon lecteur. L'amener sur des voies qui sont séduisantes.»

Et pour cela, les détails ont leur importance. «Lorsque j'écris, je veux toujours voir l'ensemble, pas seulement une partie. Il faut que ça sente quelque chose, il faut que ça goûte quelque chose; les gens mangent dans ce livre-là.»

La dernière, en collaboration avec Guy Boivin, il publiait à pareille date un formidable roman intitulé *La Bonbonnière* (L'Instant même), un feu d'artifice de personnages extravagants ou tranquillement ordinaires, immortalisés par une plume précise, ironique et impitoyable. Un «roman en portraits» qui se servait aussi de l'histoire — ou du passé — comme terreau.

La Bonbonnière, explique Hans-Jürgen Greif, a été le fruit d'une rencontre de hasard avec Guy Boivin. Quelqu'un dont il a fait la connaissance un matin d'hiver au gym. Son voisin de vélo stationnaire, féru de

généalogie, se met à lui raconter l'histoire invraisemblable d'une famille qui s'éteint. «Je lui ai dit: est-ce que vous savez que vous êtes assis sur une espèce de trésor?» Huit mois plus tard, il reçoit un coup de fil, puis un gros paquet de fiches.

«J'ai donc lu ça», poursuit-il. «J'étais au désespoir... Il n'y avait pas d'odeurs, il n'y avait pas de couleurs. Il n'y avait rien du tout, c'était sec. Les simples faits. Au bout d'une quinzaine de jours, j'ai trouvé d'un seul coup le fil conducteur. C'était cette prédiction: le nom du père va disparaître. Et en même temps, j'avais le fil conducteur pour la grande angoisse du Québec, celle de la disparition.»

Il suffisait ensuite de mélanger les noms et les destins, de s'assurer que les gens encore vivants ne puissent plus se reconnaître, de mettre de la chair autour de l'os.

«J'ai fait vraiment ce que j'appelle de la littérature, c'est-à-dire un processus de filtration extraordinaire. Mais sinon, tout est vrai», assure-t-il, aussi étonnant que cela puisse paraître pour qui a lu ce roman étonnant. «Un travail fou.»

Le Jugement tout juste terminé, Hans-Jürgen Greif confie son plaisir de faire chaque fois quelque chose de différent. «J'adore relever avec chaque livre un défi. Vraiment faire quelque chose d'autre.» Donc, pas de *Bonbonnière* numéro deux, l'auteur est catégorique: «J'ai fait ça, c'est terminé.»

Collaborateur du Devoir

LE JUGEMENT

Hans-Jürgen Greif
L'Instant même
Québec, 2008, 242 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 8 au 14 avril 2008

ROMAN

- 1 GIN TONIC ET CONCOMBRE
Rafaele Germain (Libre Expression)
- 2 MILLÉNIUM T. 1, 2 ET 3
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 3 À L'OMBRE DU CLOCHER T. 4: AU...
Michel David (Hurtubise HMH)
- 4 JE SUIS UN ÉCRIVAIN JAPONAIS
Dany Laferrière (Boréal)
- 5 L'ENFANT DE NOÉ
Eric-Emmanuel Schmitt (Libre de Poche)
- 6 LES YEUX JAUNES DES CROCODILES
Katherine Pancol (Libre de Poche)
- 7 LA VALSE LENTE DES TORTUES
Katherine Pancol (Albin Michel)
- 8 UNE BRÈVE HISTOIRE DU TRACTEUR...
Marina Lewicka (Alto)
- 9 MÊME LE MAL SE FAIT BIEN
Michel Folco (Stock)
- 10 SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR
Rafaele Germain (Libre Expression)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 NOUVELLE TERRE
Eckhart Tolle (Ariane)
- 2 HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC T. 5
Jacques Lacoursière (Septentrion)
- 3 LE SECRET
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 4 AVARD CHRONIQUE
François Avard (Intouchables)
- 5 LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT
Eckhart Tolle (Ariane)
- 6 L'INDÉPENDANCE FINANCIÈRE GRÂCE...
Jacques Lépine (Un Monde Différent)
- 7 JE SUIS COMME JE SUIS : ...
Isabelle Nazare-Aga (De l'Homme)
- 8 400 ANS DE GASTRONOMIE À QUÉBEC
Jean Souliard (Communiplex)
- 9 PETITS TRUCS DE MARIE-JOSÉE...
Marie-Josée Taillefer (La Semaine)
- 10 LA COMMISSION BOUCAR POUR UN...
Boucar Diouf (Intouchables)

JEUNESSE

- 1 LE TALISMAN DE NERVAL T. 1
Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)
- 2 NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- 3 LA FILLETTE DISPARUE
Dotti Enderle (ADA)
- 4 LES NOMBRILS T. 3 : LES LIENS DE...
Maryse Dubuc / Delaf (Dupuis)
- 5 LA MAGIE DU DIADÈME T. 1
John Peel (ADA)
- 6 TÉA STILTON T. 3 : LA CITÉ SECRÈTE
Téa Stilton (Albin Michel)
- 7 LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1
Tony Di Terlizzi (Héritage)
- 8 ARIELLE QUEEN T. 5 : BUNKER 55
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 9 HARRY POTTER ET LES RELIQUES...
J.K. Rowling (Gallimard)
- 10 ASTÉRIX T. 1 : ASTÉRIX LE GAULOIS
R. Goscinny / A. Uderzo (Hachette)

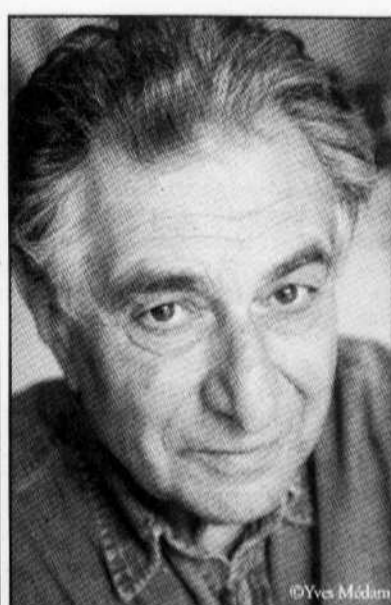
ANGLOPHONE

- 1 A NEW EARTH
Eckhart Tolle (New American Library)
- 2 EAT, PRAY, LOVE
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 3 SIMPLE GENIUS
David Baldacci (Vision)
- 4 THE WOODS
Harlan Coben (Signet Book)
- 5 REMEMBER ME?
Sophie Kinsella (Bantam Dell)
- 6 THE POWER OF NOW : A GUIDE TO...
Eckhart Tolle (New World Library)
- 7 THE CHILDREN OF HÜRIN
J.R.R. Tolkien (Harper Collins)
- 8 THE OVERLOOK
Michael Connelly (Vision)
- 9 THE SECRET
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- 10 THE 5TH HORSEMAN
James Patterson (Warner Books)

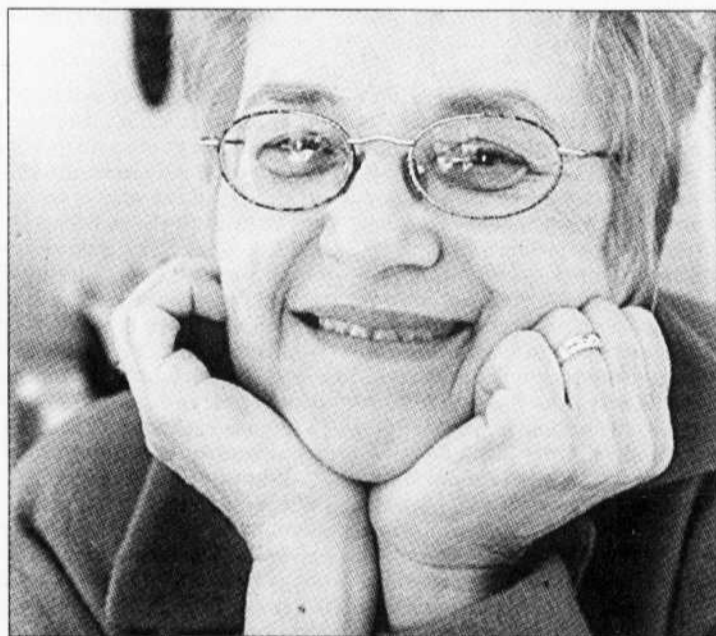
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Alain Médam

L'étonnement et la réflexion
Retour vers la philosophie

216 pages, 23 dollars



Louise Desjardins

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE

Illustrateurs canadiens

Henri Julien : *Album*, Librairie Beauchemin,
Montréal 1916.

Edmond-J. Massicotte : *Nos canadiens d'autrefois*,
Librairie Granger frères, Montréal 1923.

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdocasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.



Du plaisir à la carte

LITTÉRATURE

Lacoursière et le cours de l'histoire



Louis Hamelin

Le 10 avril, j'ai lu une lettre ouverte à Victor-Lévy Beaulieu devant une trentaine de personnes rassemblées à l'enseigne des «Jeu de la langue». J'avais l'impression d'avoir devant moi les premiers chrétiens. Des gens qui parlent encore de «Montréal français» et de la libération de la patrie comme s'ils ne lisaient jamais les sondages, n'avaient encore jamais remarqué que le ronron majoritaire dans lequel nous baignons était justement un sous-produit de la technologie commune qui remplace la langue commune et permet de ramener la pensée au niveau requis pour cliquer sur la bonne icône et télécharger un autre morceau de robot, de veau gras, de Viagra, de N'importe Qui. Nous rêvons de loups mais, comme totem de l'époque, le chien de Pavlov semble indoligeable. Une trentaine de personnes, donc, des croyants, encerclés de toutes parts par ce ronron majoritaire là, qui est un sous-produit du futur.

Dans ma lettre à VLB, j'essayais de le dérider un peu, de l'amener à prendre les choses avec le sourire, parce que j'avais l'impression que la surexposition médiatique des derniers mois l'avait transformé en bonhomme Sept-Heures. Pis! une rumeur montréalaise le disait au bord du suicide! Faites donc comme votre Joyce, lui écrivais-je, et envoyez promener les vôtres au

diabole! Je me le représentais en train de bouffer deux ou trois Kodak avec un grand rire de Lustukru. Mais j'avais tort. Il ne faut jamais rire de la foi, la vraie. Mardi dernier, VLB a renoué avec une grande tradition, celle des Miron, des Ferron, des Mongeau. Depuis quand, au fait, n'avait-on pas vu un écrivain en vue d'élections? Renoué, aussi, avec une certaine époque, avec les années sauvages, l'Ère du Possible et les lettres de noblesse du politique. Le voici qui, comme don Quichotte, lâche les livres et s'avance dans le monde: «Écoutez-moi, troupeaux de moutons, votre règne se meurt aujourd'hui!» La prochaine fois que je vous verrai passer avec votre bâton de pèlerin, monsieur, c'est avec une manière d'émerveillement que je vous leverai le chapeau que je ne porte pas.

Cela dit, l'espèce de vénération que je voue aux années soixante va finir par devenir suspecte. Quand je vois un homme tel que Paul Chamberland, croisé à un lancement de L'Hexagone, s'écarter de moi comme si j'étais le dernier des pépés radoteurs confits en nostalgie, il y a de quoi commencer à s'inquiéter. Surtout que ces fameuses sixties, après tout, je ne les ai même pas vécues, ce qui s'appelle vivre, trop occupé que j'étais à construire des huttes de branchages dans le bois de la Noue. Au Salon du livre de Trois-Rivières, il y a un an, je n'avais pas fait fuir Jacques Lacoursière avec mes théories pointues et mes réurgitations, oh tacaouère que non! J'étais, au mieux, un *welter* ou un poids moyen en face du champion toutes-catégories, pourtant je rendais coup pour coup.

Un gros camion blanc est venu me porter son livre, le cinquième tome de *L'Histoire populaire du*



REMY BOILY

L'historien Jacques Lacoursière

Québec. Un camion, un livre. Et au bas mot une tonne de gaz à effet de serre. Alors, en citoyen conscientisé, j'annule aussitôt mes trois prochains voyages au Mexique pour compenser préventivement. J'ouvre le livre au hasard et tombe sur devinez qui? Paul Chamberland. *Terre Québec*. Un titre qui sent ses années soixante autant que la soupe aux pois fait péter. Mais je veux bien croire que culture et politique se sont alors confondues au point de paraître devenir un même combat, j'ai piaffé d'impatience, je

l'avoue, pendant l'introduction rédigée par Denis Vaugeois et ses copieuses énumérations d'œuvres et d'artistes: les boîtes à chanson, Pierre Calvé et ses bateaux qui s'en vont, le Vigneau première manière... Le foisonnement culturel sans précédent des années 60 appartient sans conteste à l'histoire, ce qui veut dire qu'il vieillit plus ou moins bien. Alors que pour la politique, c'est le contraire: devant la formidable charge de cavalerie citoyenne que fut cette décennie, c'est nous qui vieillissons plus ou

moins bien. Et il est sans doute symptomatique que le dernier ouvrage de Lacoursière (que j'ai lu au grand galop, toujours aussi fasciné par le spectacle de cette société entrée en beau joul vert comme en transe, de tous bords tous côtés) ne commence véritablement, pour moi, qu'au début du second chapitre, avec l'apparition du petit bonhomme à moitié chauve qui, au nom du bien commun (imaginez-vous), va débrancher les grands trusts féodaux de l'électricité et faire passer le courant dans toute une nation. Aujourd'hui, 99,99% de la classe politique fait dans ses culottes à l'idée de nationaliser ne serait-ce que des toilettes publiques, mais elle a sa propre idée du bien commun: mont-tremblantisation du paysage et pokerisation de notre économie.

La lecture de cette histoire populaire convainc aisément que nous vivons encore, d'une certaine manière, dans les années soixante, et pas seulement à cause des baby-boomers qui font de l'ombre à la génération X qui fait de l'ombre au chromosome Y qui fait de l'ombre à Michel Brûlé (éditeur, concepteur de plaques commémoratives, etc.). Indépendance avec ou sans projet de société? Relisons, avec Lacoursière, l'édition *L'œuf ou la coquille* paru sous la signature de Gérard Pelletier dans *La Presse* du 21 octobre 1961: c'était déjà l'œuf ou la poule. Quant au premier mouvement indépendantiste, l'Alliance laurienne, il aura pour slogan: «Dieu, famille, patrie». Ensuite arrivent Raoul Roy, l'oncle de Christian Mistral, et surtout le RIN, plus révolutionnaire et socialiste. Presque un demi-siècle plus tard, le Parti québécois porte encore, comme sa tache originelle, la trace de ces tiraillements. Mais la preuve que les années

soixante ne sont pas terminées se trouve surtout dans la manière dont Lacoursière aborde les événements d'octobre, supposément le coup d'arrêt définitif de la Révolution tranquille. Sur le sujet de la mort de Pierre Laporte, plutôt que de trancher entre deux thèses (l'exécution; l'accident), l'historien se contente de poser, en rafales, une série de questions qui reprennent l'essentiel des doutes jadis émis par Pierre Vallières sur cette affaire. C'est la première fois qu'un historien «établi» reprend ainsi le flambeau de mains des polémistes, et il faut lui en savoir gré. Mais Lacoursière nous montre aussi les limites de sa méthode interprétative, qui est celle de toute histoire officielle. Car les questions qu'il soulève s'arrêtent exactement là où commence l'histoire secrète, qui existe elle aussi, n'en doutez pas.

Sur une célèbre photo prise pendant la Crise d'octobre, on voit Robert Bourassa, vouté, visage soucieux, flanqué de Robert Demers, son négociateur, et de quelques autres. Fermant le cortège, un homme à l'aspect sévère, lunettes de corne, cheveux en brosse, regard glacial de poisson des grandes profondeurs. Paul Desrosiers, alias le Colonel, alias Papa Doc, l'ancien des services secrets, ce jour-là, évoque précisément cette image trouble: un poisson dans l'eau. C'est-à-dire là où l'histoire des historiens refuse en général de s'aventurer.

hamelinlo@sympatico.ca

HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC, 1960 À 1970

Jacques Lacoursière
Septentrion
Sillery, 2008, 456 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Romans de la prostitution

Gilles Archambault

Il est impossible de s'intéresser à l'histoire sans accorder une attention raisonnable au phénomène de la prostitution. L'amour tarifé est indissociable de l'histoire des siècles.

Un joli monde, sous-titré *Romans de la prostitution*, réunit des romans, des nouvelles, des documents d'époque qui ont été écrits entre 1840 et 1914. Établie et présentée par Mireille Dottin-Orsini et Daniel Grojnowski, cette édition parue dans la collection «Bouquins» chez Robert Laffont, nous en dit long sur la misère morale et matérielle d'une société, en l'occurrence la française. Rien ne laisse croire qu'il en a été autrement ailleurs à la même époque.

Des écrivains, et parmi les meilleurs, ont chanté le charme de liaisons passagères et la déchéance vite atteinte des filles qui se livraient au négoce de la chair. Zola, Huysmans, Edmond de Goncourt, Maupassant, Charles-Louis Philippe, Léon Bloy, tant d'autres.

Pour échapper à la censure, on n'allait jamais au-delà de certains paramètres. La prostituée finissait presque toujours par aboutir à la détresse finale. Entrant dans la prostitution vers sa seizième année, conduite par un protecteur, soutenue par l'appétit du

gain facile, elle ne tardait jamais à succomber aux assauts d'une maladie vénérienne qui finissait par l'emporter. La morale était sauve.

Ce qui n'empêchait pas les auteurs de ces fables misérabilistes de fréquenter eux-mêmes les bordels, ainsi que nous l'apprennent leurs correspondances, leurs journaux et leurs carnets. On trouve dans la présentation de l'anthologie des propos de Huysmans ou d'Edmond de Goncourt qui en disent long sur la misogynie qu'ils prônaient.

On ne lit pas *La Fille Elisa*, *Marthe*, *Bubu de Montparnasse* ou *Chair molle* sans être rapidement lassé de la petitesse et de la mesquinerie de ce monde-là. La femme ne peut échapper à son destin de pourvoyeuse de plaisirs faciles que si elle est d'une certaine classe sociale et si, surtout, elle est mère. Autrement, la misère et l'ignorance la pousseront tôt ou tard vers le trottoir ou le bordel. A elle appartient d'initier à l'amour les fils de bourgeois ou d'ouvriers en attente d'émouïs. Bien sûr, elle pourra connaître à l'occasion un client généreux. Lequel, au reste, ne manquera pas de l'abandonner, thème facile à exploiter pour le romancier à la fois en quête de ventes et craintif d'éventuelles poursuites pour atteinte aux bonnes mœurs.

Si bon nombre de ces romans paraissent restés d'un même moule, il n'en sort pas moins

que la lecture de certains est instructive en ce qui concerne la vie quotidienne à Paris au dix-neuvième siècle. Lorsqu'ils ne se livrent pas à la pratique de l'amour, les personnages se promènent dans la ville, parlent, font état de leurs préoccupations, de leurs rêves. Cette facette du récit vieillit moins facilement que la description vite répétitive des ébats.

Même si les nouvelles de Maupassant échappent à une routine lassante, le lecteur n'aura probablement pas le désir de retourner à ces livres qui en leur temps concurrent parfois le succès. Il pourra relire *Nana*. Mais tous les romanciers ne sont pas Zola. Il est probable qu'il se dise, comme moi, que cette époque était plutôt triste. Et qu'on méprisait allègrement la femme en même temps qu'on célébrait les valeurs de la patrie et d'une virilité imbécile.

En résumé, un travail d'édition impeccable, une sélection de textes hautement représentatifs, mais pourquoi avoir choisi en page couverture une photo aussi laide? Pour faire vendre? Avec moi, ce serait raté.

Collaborateur du Devoir

UN JOLI MONDE

ROMANS DE LA PROSTITUTION
Édition de M. Dottin-Orsini et D. Grojnowski
Robert Laffont, coll. «Bouquins»
Paris, 2007, 1116 pages

EN BREF

Nouvelle revue XXI

«100% d'inédit, 0% de publicité», c'est la devise de la revue trimestrielle *XXI* (comme dans XXI^e siècle), dont le premier numéro a atterri en librairie le mois dernier. Magazine d'actualité composé d'enquêtes et de reportages, présenté sous une forme éditoriale inspirée du «narrative writing» de certains magazines américains, *XXI* compte des journalistes, des photoreporters, mais aussi des romanciers et des auteurs de bande dessinée pour alimenter ses pages. A signaler: chaque numéro aura un reportage présenté sous forme de bédé. Au menu de cette intéressante revue, qui propose aussi un site Web (www.leblogde21.com) qui offre des contenus inédits: un dossier sur la Russie d'aujourd'hui (intitulé «Le dollar et le marteau»), comprenant un portrait fascinant de l'écrivain russe Edouard Limonov signé par Emmanuel Carrère, de même que des textes inédits de la journaliste assassinée Anna Politkovskaïa. Aussi: une enquête sur le philosophe Michel Onfray («Le précheur laïc») et une «histoire vraie» du numéro 2 de l'IRA par Sorj Chalandon (Prix Albert Londres en 1988), journaliste au quotidien *Libération*. — *Le Devoir*

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La chronique douce-amère d'Annie Ernaux

GUYLAIN MASSOUTRE

Dans le débat qui agite la littérature francophone contemporaine, la production française, pour fendre pour son narcissisme, son nombrilisme, cherche sa francité. Qu'on en rejuge depuis ses marges, dans un nouveau et stimulant numéro de *L'Atelier du roman*, le 53^e, qui est consacré à la francophonie littéraire. Au hasard d'heureuses formules, ceci: «*L'universel, c'est le local moins les murs*», du Portugais Miguel Torga.

A cet esprit de manifeste semble répondre, de façon intéressante, *Les Années* d'Annie Ernaux. Dans ce récit hors genre, l'autobiographe superstar donne une énergie chronique de cinquante années, jusqu'à nos jours. Essai à la surface du temps vécu, mémoire soucieuse du collectif comme de l'écrivain, *Les Années* interpelle le souvenir de mille faits exposés au miroir de l'idéologie. La pensée explosée dépose son bilan.

Faillite, donc? Quelques mots de José Ortega y Gasset donnent d'entrée l'heure juste: «*Nous n'avons que notre histoire et elle n'est pas à nous*». Avec sa simplicité coutumière, Ernaux ramène la génération nombreuse d'après-guerre, la sienne. Démonstrative et impudique, elle oppose ses mots aux ratés de la réussite et du bonheur. La littérature prend sa revanche.

Aux combats féministes, aux consensus médiatiques, aux élans de consommatrice, elle donne une attention minutieuse. C'est une archéologue du collectif, parisienne, élégante dans les moindres détails. Économe dans son verbe, mais riche de milliers d'images, *Les Années* se feuillette agréablement. J'ai vécu, j'étais là, je m'en souviens, et vous aussi: «*Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi. Elle ne regardera le monde en elle-même que pour y retrouver le monde, la mémoire et l'imaginaire des jours passés du monde, saisir le changement des idées, des croyances et de la sensibilité, la transformation des personnes et du sujet, qu'elle a connus*», parce que le monde ne cesse de changer.

Une histoire des mentalités

Duras est là, tout près d'elle, avec son écriture blanche. Que les écrivains de Minuit, qui en ont perdu la magie, l'envient! Rien n'empêche toutefois de remettre en question les clichés d'une telle éphémère. A quoi bon la leçon d'histoire, à laquelle d'un de ces rassemblements que les Parisiens adorent, sur les Champs-Élysées, à



JACQUES DEMARTHON AFF

Annie Ernaux

la Bastille ou à la République? Parce que, justement, c'est Paris. La monstrueuse foule de chaque individu pense à ce qu'Ernaux raconte. Cette «autobiographie impersonnelle», ces «années» en reflètent les conversations, les tons, les allures, les préoccupations — bourgeoises, évidemment.

«*Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais*». L'héritage, sauver les meubles avant l'avalanche; soi et tous ses symboles, ses mots, ses brides de pensée, ses convictions. Cette vastitude vaine, cette énumération inépuisable, Borges l'a passée au crible de l'humour. Ernaux a moins d'imagination, mais plus de vie immédiate. En metteuse en scène du quotidien parisien, elle propose son installation langagière. Elle fait un barrage au temps, avec son matériau devenu espace, dans lequel le lecteur a la liberté de se promener. Paris luxe, Paris images, Paris mots.

Flash Sagan, par exemple, *Bonjour tristesse*: «*La possibilité d'un monde sans péché s'entreouvrait. Les adultes nous suspectaient d'être démodés par les écrivains modernes et de ne plus rien respecter*». Les filles et les garçons. Les chansons et les films. Les romans. L'ivresse et la vitesse. La province, Paris, années cinquante, soixante. Des vagues d'espoir pour la gauche, Mai 68, puis le ressac, et la marée des quatre-vingt, puis Sarkozy.

Les Années se rappelle l'actualité, les mentalités. Paris est devenu Lilliput, un noyau d'où les lignes aériennes jaillissent vers le monde. Verrue sur la terre pour les uns, joyau pour d'autres, la ville dense et dure vit en rangs serrés, de ses rumeurs, de ses conversations entendues, presque homogènes. «Je», «elle», «on» et «nous» font ensemble un monde en marche, une rumeur de conscience qui gronde. C'est ainsi que défilent ensemble le général et le particulier.

Témoignages et société

Ernaux plonge dans les consensus de l'intelligentsia de gauche. «*La profusion des choses cachait la rareté des idées et l'usure des croyances*», écrit-elle en écho à Percec. 1968, elle y revient, «*première année du monde*». Impossible de ne pas voir l'importance de cette foule, symbole d'«un moi hors de l'histoire», affichant sa métaphysique de la liberté. Il y a eu l'abondance, culture d'après-guerre et invention de la consommation, oui, mais la société postmoderne existe encore.

Anti-sarkoziste, cette écriture féminine entretient en sourdine le mécontentement de sa génération. Qu'elle soit gâtée n'empêche pas sa déception. Qu'on relise *La Génération lyrique* de François Ricard, on y verra les bâtisseurs. Ernaux est toujours en chantier. Le sens du livre? Qu'on se souvienne de ces intellectuels désabusés et de ces artistes, fraternellement engagés dans un mieux-vivre et un mieux-penser.

Le temps est-il un adversaire? Prenez *Camarades de classe* de Didier Daeninckx, roman de la même collection (2008). L'idée part d'un site, www.camarades-de-classe.com, et surfe sur diverses interfaces du net. Objet: le temps retrouvé, mais du tout proustien. Autre qu'Ernaux sur la même chose, Daeninckx braque sa lentille sur les sentiments, la province, la banlieue, les vacances, les affects... Effets de mode, les nouveaux carrefours informatiques débarrasseront-ils le roman de ses innombrables lieux communs? Trop de banalité tue la réalité. La littérature veut autre chose, une voix dans les documents de l'imagination.

Collaboratrice du Devoir

LES ANNÉES

Annie Ernaux
Gallimard NRF
Paris, 2008, 242 pages

Olivieri
librairie & bistro

Olivieri
Au cœur des idées

Mardi 23 avril à 19h00

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

Parlons sciences
Les transformations de l'esprit scientifique

Yves Gingras Yanick Villedieu

Que sait-on vraiment de la science? Des sciences? De la méthode scientifique? Des instruments de la science? Des nombreuses controverses qui ont marqué son histoire, du XVII^e siècle à nos jours?

La science fait-elle partie de la culture? Les scientifiques peuvent-ils croire en Dieu?

Ce sont ces questions et bien d'autres encore que le journaliste Yanick Villedieu aborde avec l'historien et sociologue des sciences Yves Gingras.

Parlons sciences
Éditions du Boréal, 2008

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Celle qui attend

Un roman réaliste dans la Gaspésie des années 1940

SUZANNE GIGUÈRE

Esg' met: celle qui attend, en langue micmaque. 1940. À Sable-Rouge, village côtier gaspésien, on peut apercevoir la silhouette d'une femme vêtue de blanc, debout sur une falaise qui regarde vers le large. Vingt ans plus tôt, une goélette construite par son père a pris la mer en emportant l'homme qu'elle aimait. La goélette n'est jamais revenue et la femme attend toujours. Elle dit que seul le retour de la *Lady Céleste* lui rendra son nom. D'ici à ce jour, elle est mademoiselle Personne.

Roman d'amour tantôt touchant comme une brise, tantôt déchainé comme la mer en furie, fiction historique en raison des éléments empruntés au passé de la péninsule gaspésienne durant la première moitié du XX^e siècle, *Mademoiselle Personne* baigne dans des odeurs d'iode et de varech si typiques des marées d'automne.

Effacement

Quatre voix — celles de Justin, de Will, d'Émile et de Céleste elle-même (mademoiselle Personne) — se relayent pour reconstituer l'histoire tragique et passionnée de Céleste. Trois hommes ont approché la belle, solaire par son rayonnement, lunaire par le mystère qu'elle génère. Ils ont été fascinés, ensorcelés, brûlés par cette femme fantasque et indomptable.

Justin O'Brien, journaliste montréalais fuyant la conscription, se réfugie à Sable-Rouge en 1941. Il raconte comment l'impétueuse Céleste, deux fois plus âgée que lui, l'a dépeculé près d'un petit feu de la sable. La sensualité qui se dégage de ces pages



Marie Christine Bernard

GEORGE DUTIL

fait de Marie Christine Bernard un écrivain du frémissement.

Suit Will McBrearty, le premier amant de la jeune Gaspésienne, vingt ans plus tôt. La mer a pris le père et le jeune frère de Céleste, qui vit avec sa mère et Marie, une Indienne micmaque, aux yeux vert d'eau, presque transparents, ce qui laisse croire qu'elle n'a pas «*que des Indiens dans son lignage*». Obligée de vendre la goélette de son père au capitaine Will, Céleste le défie: «*Si vous aimez mon bateau, vous allez être obligé de m'aimer moi aussi*». Histoire de désir et de douleur. Jusqu'à l'effacement. Will disparaît en mer.

Émile prend la parole à son tour. Maire du village, méprisant et malhonnête (il dirige un réseau de contrebande d'alcool), éternel soupireur de Céleste, il met en œuvre un plan machiavélique pour la conquérir. À la fin du roman, le regard de Céleste se ferme. Derrière, un sourire, celui d'Aimée, sa fille élevée par une grand-mère micmaque de l'Anse-aux-Indiens. Puis, plus rien. Seulement un cœur abandonné et un florilège d'images flottantes, sensuelles, joyeuses, cruelles, tendres.

Inoubliable Céleste, adolescence, découpant dans ses livres les mots qu'elle trouve trop beaux

«*pour qu'ils restent oubliés dans l'obscurité des livres fermés*» (griote, effluve, chatoyante) et qu'elle dépose dans une boîte de tabac en fer blanc avec le dessin d'un trois-mâts sur le couvercle.

Imaginaire maritime

En pointillé sont évoquées les deux guerres mondiales (l'horreur dans la boue des tranchées, les camps de Dachau) et la vie douce-amère des Gaspésiens, rompus dès l'enfance aux tâches les plus dures. La romancière fait revivre avec force l'époque du monopole des pêcheries gaspésiennes par les armateurs britanniques de l'île de Jersey, l'apparition des premières coopératives de morutiers, la pauvreté, le poids du clergé, la condition des Indiens parqués dans les réserves, les légendes que les vieilles Indiennes micmaques fabriquaient pour expliquer la vie.

Écrit dans une langue évocatrice truffée de mots du terroir savoureux, *Mademoiselle Personne* retient l'attention par sa force réaliste, l'art de conter de la romancière, sa maîtrise stylistique et narrative. La mer colore d'une teinte particulière l'imaginaire de Marie Christine Bernard, qui a grandi au bord de la baie des Chaleurs, en Gaspésie. Avec *Mademoiselle Personne*, sa quatrième œuvre de fiction, la romancière passe maître dans l'art de définir les atmosphères et de capter l'instant.

Collaboratrice du Devoir

MADemoiselle PERSONNE

Marie Christine Bernard
Hurtubise HMH
Montréal, 2008, 320 pages

Katherine Pancol: de l'autobiographie à la fiction

CAROLINE MONTPETIT

I

l y a très longtemps, Katherine Pancol a vécu près de deux sœurs. L'une était extrêmement jolie et l'autre, beaucoup moins. La première écrasait la deuxième. Puis, un jour, bien des années plus tard, Katherine Pancol a appris que la plus jeune des deux sœurs s'était suicidée.

Cette histoire n'a absolument rien à voir avec *La Valse lente des tortues*, le dernier succès de l'écrivaine française Katherine Pancol, de passage chez nous pour le Salon international du livre de Québec. Mais c'était le point de départ des personnages d'Iris et de Joséphine, qui sont au cœur de ce livre et qui sont deux sœurs complètement différentes l'une de l'autre. En fait, ces deux personnages ont pris naissance dans le roman précédent de Pancol, *Les Yeux jaunes des crocodiles*. Iris, mondaine et jolie, rêve d'écrire un livre. Mais c'est Joséphine, spécialiste du Moyen Âge, plus modeste et plus discrète, qui l'écrit. Le pacte conclu entre les deux sœurs ne tiendra pas et Iris sombrera dans une profonde dépression. Mais l'histoire de *La Valse lente des tortues* dépasse de loin la relation entre ces deux femmes. On y croise allégrement, sur plus de 600 pages, des tueurs en série comme des adolescents en quête d'eux-mêmes, des maris qui ressuscitent et des désaxés en liberté.

La Valse lente des tortues n'est pas un roman autobiographique. Pas plus d'ailleurs que *Les Yeux jaunes des crocodiles* ne l'était. C'est ce qui a changé dans la façon d'écrire de Katherine Pancol au cours des dernières années. En entrevue, elle dit qu'en s'inspirant moins de sa propre histoire, elle écrit de façon plus universelle. Et, en fait, les chiffres de ventes de ses livres, qui ont littéralement explosé depuis les deux derniers tomes, auraient tendance à lui donner raison.

Reste que la romancière s'inspire de gens qu'elle a déjà croisés dans la vie réelle. Au sujet des tueurs en série, elle dit par exemple, de façon désinvolte: «*J'ai connu deux "serial killers", pas vous?*», avant de replonger le nez dans la tisanne qui soigne son extinction de voix.

Si on la croit, Katherine Pancol semble en effet ne pas avoir eu une vie de tout repos. À 16 ans, elle vit seule à Paris. Et à 24 ans, alors qu'elle habite rue du Bac et travaille comme journaliste, elle rencontre Romain Gary, son voisin.

«*C'était la seule personne qui s'intéressait à mon chien, qui était très laid*», raconte-t-elle.

Déjà, à cette époque, elle travaille comme journaliste, et l'éditeur Ro-



CATHERINE GUGELMAN AFF

Katherine Pancol

bert Laffont remarque sa plume et la presse d'écrire. Mais c'est à Romain Gary qu'elle fait lire en premier le manuscrit de *Moi d'abord*, qui sera finalement publié au Seuil.

«*À l'époque, on m'aurait dit que j'allais devenir écrivain, j'aurais hurlé de rire*», se souvient-elle. Elle quitte ensuite Paris pour New York, où elle vivra longtemps et où elle puisera un certain pragmatisme dans l'écriture, absent en France, où l'écriture est plus «*intellectuelle*», dit-elle.

C'est au terme de ce séjour, alors qu'elle rentre en France pour accoucher de son premier enfant, qu'elle se rend compte qu'elle est foncièrement française et que la culture de son pays lui manque énormément. Depuis, elle se promène beaucoup entre les deux continents et connaît bien le Québec, en particulier la ville de Québec où sa mère a déjà travaillé comme institutrice.

Aujourd'hui, quelque 13 romans plus tard, elle dit que la réalité et la fiction se mêlent dans sa vie de romancière. Par exemple, la fille de Joséphine, son héroïne, qui s'appelle Hortense, étudie à Londres. Mais c'est après que ce personnage a été créé que la véritable fille de Katherine Pancol a choisi d'aller étudier à Londres, sa mère ayant, pour les fins de son roman, fait quelques recherches sur les établissements d'enseignement londoniens.

Et c'est ainsi que Katherine Pancol se prépare à pondre peut-être un troisième tome à cette envolée dont Joséphine est le personnage pivot. Même si elle affirme ne pas décider elle-même de ce qu'elle écrit et de ce qu'elle écrira, se laissant guider par l'inspiration, de sa maison de Normandie.

Le Devoir

LA VALSE LENTE
DES TORTUESKatherine Pancol
Albin Michel
Paris, 2008, 685 pages

EN BREF

Grand Nord

Eugène Nicole, né à Saint-Pierre-et-Miquelon, où il a grandi, habite maintenant New York: il y enseigne la littérature à l'université. En 1956, ce Français d'Amérique a passé neuf mois en Alaska, occupant un poste au collège de Fairbanks. Il raconte son expérience dans *Alaska* (L'Olivier), un récit passionnant sur un monde plutôt inconnu, surtout sur les langues qui s'y éteignent, mais dont l'hiver vous semblera familier. On y découvre une communauté vibrante, internationale, des amitiés étonnantes et le prix à payer pour les bénéfices d'une si radicale expatriation. Les personnalités y sont attachantes, la réflexion est vive et joliment donnée, tel un souvenir longtemps contenu et revivifié

avec magie. Nicole a de l'humour à revendre, et ses figures croquées sourient dans la distance qu'il a mise entre ses observations et ses souvenirs. Son récit, décanter et joyeux, est un pur bonheur d'anecdotes, qui servent vivement l'imagination. — *Le Devoir*

Guerre civile en Irlande

L'Irlande, la bière, la rébellion. Denis Donaldson, ex-militant de l'IRA, est sommairement exécuté en avril 2006. Il a trahi la lutte armée et s'est vendu aux Britanniques. Sorj Chalandon, 55 ans, était en train d'écrire un roman d'affection pour l'histoire irlandaise quand ces faits se sont pro-

duits. Il les connaît à fond, en journaliste spécialisé de la question à *Libération*. *Mon traître* (Grasset) est une version romancée de cette histoire vraie. Dans un pays divisé, l'histoire est encore sanglante. Le livre est palpitant, passionnant, plein d'amour et d'amitié. Caractères celtiques typés, dont le fictif Tyrone Meehan, inspiré par Donaldson, ces Irlandais au masque de guerre ont une âme qui pleure différemment les enfants sacrifiés: la beauté de ces gens a des accents terribles. — *Le Devoir*

Intrigue pour rire

Connais-toi toi-même. Pas si simple, apparemment, sauf si ce mystère est surtout celui des

autres. Joël Egloff en fait une comédie délirante. Celui que l'on prend pour un autre est d'abord un enfant qui rend visite à sa vieille tante, sénile. Très tôt, il s'interroge. Qui sont donc ces adultes qui l'accusent d'avoir changé? N'est-il pas toujours le même? Entre bon sens et remarques insensées, l'image de soi par autrui, à travers une vie, ne donne-t-elle pas une clé à bien des folies? La solitude paraît ensuite un rempart à la candeur d'exister. *L'homme que l'on prenait pour un autre* (Bouchet-Chastel) est une pochade aux accents vaguement beckettien, un sourire pour déambuler entre l'humour et la divagation, sur les mirages de l'identité. Un thème théâtral, qui se décline entre des variations sur un mode étranger. — *Le Devoir*

LA 36^e RENCONTRE QUÉBÉCOISE
INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
présente

L'AILLEURS

MONTRÉAL, DU 24 AU 27 AVRIL 2008

JEUDI 24 AVRIL, À 19 H 00
Conférence publique
d'ALBERTO MANGUEL

Auditorium de la Grande Bibliothèque
475, boul. de Maisonneuve Est

Entrée libre

Invités

Exposé d'ouverture par MARIE-CLAIRE BLAIS
CLAUDE DARBELLAY (Suisse)
MARGO GLANTZ (Mexique)
RODOLFO HÄSLER (Cuba-Espagne)
NICO HELMINGER (Luxembourg)
K. MADAVANE (Inde)
NICOLE MALINCONI (Belgique)
ALBERTO MANGUEL (Argentine-Canada)
FIONA SAMPSON (Royaume-Uni)
SERGE PATRICE THIBODEAU (Acadie-Canada)

Du Québec

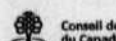
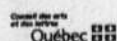
ALINE APOSTOLSKA
MARIE-CLAIRE BLAIS
ANDRÉ CARPENTIER
LJUBICA MILIĆEVIĆ
ÉRIN MOURE
ANTHONY PHELPS
JOËL POURBAIX
FRANCE THÉORET
LOUIS-JEAN THIBAUT
ELISABETH VONARBURG

Comité de direction

NICOLE BROSSARD, directrice
DENISE DESAUTELS
HÉLÈNE DORION
LOUISE DUPRÉ
NAÏM KATTAN
PIERRE NEPVEU

© Louise Robert, N° 78-244 (détail), 1998

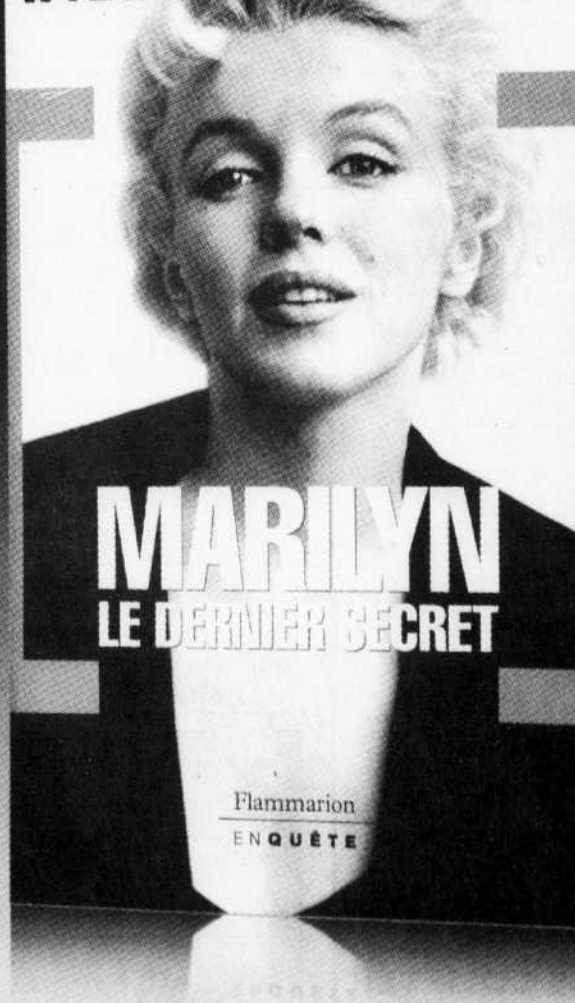
La 36^e RQIE est soutenue par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts de Montréal, le Consulat général du Mexique, la Délégation Wallonie-Bruxelles au Québec, le Ministère de la Culture de l'Espagne, le Ministère de la culture, de l'enseignement supérieur et de la recherche du Luxembourg, Pro Helvetia et l'Université Jawaharlal Nehru de New Delhi.



Académie des lettres du Québec

www.academiedeslettresduquebec.ca

WILLIAM REYMOND



«*Se lit comme un polar. J'ai commencé à le lire et je n'étais plus capable de le lâcher.*»

Danielle Laurin — SRC

«*Il a nettoyé le mythe et il rend justice à cette femme, avant-gardiste, à qui on a prêté, à tort, le visage de la déchéance.*»

Manon Guilbert — *Le Journal de Montréal*«*Ça se lit comme un thriller.*»

Denis Lévesque — LCN et TVA

Flammarion

ENQUÊTE

LIVRES

Entrevue avec Maryse Condé

Voyage au bout de l'intolérance

LISE GAUVIN

Le dernier roman de Maryse Condé, *Les Belles Ténébreuses*, qui vient tout juste d'arriver au Québec — avant sa diffusion française, semble-t-il —, s'ouvre sur un attentat terroriste qui a anéanti un lieu nommé Dream Land, un complexe hôtelier de luxe. C'est là que travaille Kassem, un Français né à Sussy, près de Lille, de père guadeloupéen et de mère roumaine. On chercherait en vain où se trouve Dream Land exactement. On apprend tout au plus que l'endroit est situé quelque part en Afrique, dans «un de ces pays de soleil assombri, hélas! par la dictature de leur Président à vie, dont les habitants, las de crever de faim à petit feu, viennent trouver une mort plus rapide dans les incendies des taudis de Paris». On peut cependant reconnaître dans les noms de lieu évoqués, Samssara et Porto Ferraille, une allusion à Samsarra (Irak), à Porto-Novo (Bénin) ou à Tableau ferraille (banlieue de Dakar). Mais le pays dont il est question dans ce roman reste à dessein énigmatique, trop reconnaissable dans son fonctionnement pour être identifié à un seul État.

Enigmatique, le héros principal l'est également. Qui suis-je? ne cesse-t-il de se demander sur tous les tons et dans des situations plus dramatiques les unes que les autres. Un expatrié, Kassem? Pour s'expatrier, il faut posséder une patrie, et lui «n'en possédait pas». Qui plus est, son prénom est aussi source d'ambiguïtés, car on le prend pour un Arabe et un musulman alors qu'il n'en est rien, du moins au début de son aventure. Son père, Kellermann Mayoumbe, avait décidé d'utiliser la lettre K pour chacun des prénoms de ses sept enfants. Et c'est ainsi qu'après avoir choisi Kellerman jr, Kléophas, Karloman et Klodomir, il en était arrivé à Kassem. En Afrique, Kassem décide de se convertir à la religion musulmane, cherchant par là à coïncider avec une identité qui ne cesse de lui

échapper. Car on l'aura compris, ce héros est un anti-héros, incapable de se situer dans un monde encore mal adapté aux appartenances multiples.

L'identité aujourd'hui

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de place pour le métissage dans la société contemporaine et pour ceux qui, comme Kassem, sont dits de «seconde génération»? Selon Maryse Condé, invitée au Salon du livre de Québec, il n'y a surtout pas de place pour les individus «qui cherchent leur identité par la revendication d'un lieu d'origine, d'une cohérence historique ou d'une justification généalogique. Il faut la chercher aujourd'hui à travers des critères différents. Kassem cherche son identité dans des termes qui ne sont plus ceux du monde actuel. Quand je rencontre de jeunes Antillais nés en France, ajoute la romancière, ils se soucient peu de savoir ce qu'il en est de la Guadeloupe. Ce que j'ai considéré comme essentiel leur paraît secondaire. D'une certaine façon, Kassem est un peu moi, qui ai cherché mes origines jusqu'en Afrique. Mais ce n'est pas le problème des jeunes aujourd'hui». Puisque toutes les identités sont «usurpées» ou «imposées», si l'on en croit les personnages du roman, y aurait-il une façon de concevoir une identité heureuse? «Oui», répond Maryse Condé, «à condition d'être soi, pour soi-même, et de ne pas demander aux autres de l'accepter. Mais le malheur, c'est qu'on a besoin de la reconnaissance des autres.»

Kassem n'est pas seul à évoluer à travers les mille et une péripéties de ce roman. À ses côtés se trouve Ramzi, sorte de gourou des temps modernes, faux médecin sachant tirer parti de toute circonstance, bien décidé à demeurer dans le clan des exploitants plutôt que dans celui des exploités. Pour ce faire, il exerce le métier d'embaumeur ou de «pareur de morts» avec un zèle inégalé, quitte à provoquer des épidémies pour augmenter le nombre de ses clients.

Ou de ses clientes, car il préfère les jeunes filles, ces belles ténébreuses qui donnent son titre au livre et qu'il envoie sans scrupule dans l'au-delà. Kassem est attiré par ce double maléfique qui représente une certaine image du pouvoir auquel il n'accèdera jamais.

Pensée unique

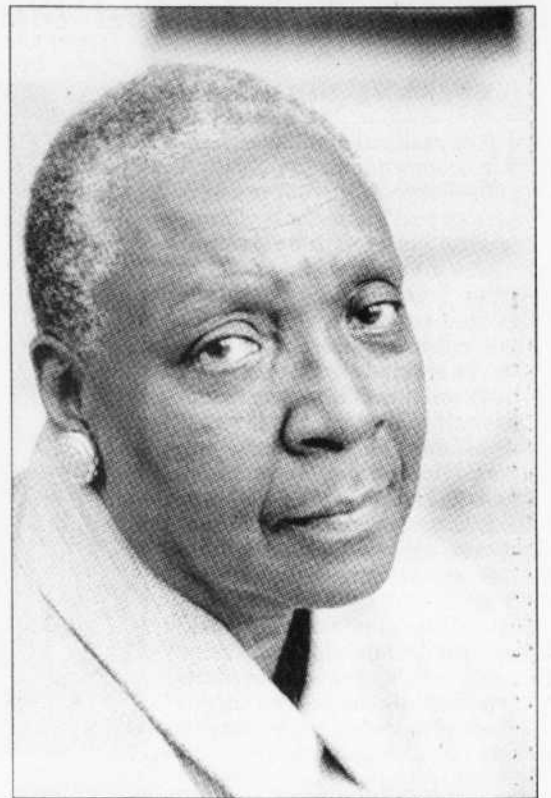
L'un et l'autre quittent l'Afrique pour la France, puis pour les États-Unis, où ils s'étonnent de trouver à New York autant de gens parlant français. Mais dans chacun des continents fréquentés persiste le même rejet de ce qui ne correspond pas aux modèles convenus. Et Kassem de se retrouver plus d'une fois accusé de fautes dont il est innocent et objet des pires sévices. «Nous vivons dans un monde qui tente d'imposer une pensée unique, observe Maryse Condé, et cela se vérifie aussi bien à New York, ville cosmopolite s'il en est, que partout ailleurs.»

Devant une telle montée de l'intolérance, que peut la littérature? «Il y a trois ans, je m'étais dit que je cessais d'écrire, avoue la romancière. Mais quand on est écrivain, on ne peut s'empêcher d'écrire. Dans un monde où la réalité dépasse souvent la fiction, où arrivent des choses pires que tout ce qu'on peut imaginer, je me pose toujours la question: à quoi sert le roman?» Cette leçon des ténébres est le portrait sans fard d'un monde à la dérive, ce village global impitoyable dont il émerge pourtant, au hasard des rencontres, quelques rayons de tendresse et d'humanité.

Collaboratrice du Devoir

LES BELLES TÉNÉBREUSES

Maryse Condé
Mercure de France
Paris, 2008, 293 pages



© C. HELIE

«Nous vivons dans un monde qui tente d'imposer une pensée unique, observe Maryse Condé, et cela se vérifie aussi bien à New York, ville cosmopolite s'il en est, que partout ailleurs.»

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La question autochtone expliquée aux Québécois

DALIE GIROUX

Entre la crise d'Oka et les aléas de l'Approche commune, peuplé de figures de contrebandiers, de Warriors, de chasseurs et autres bénéficiaires profitant d'avantages indus, animé par la méfiance politique ou l'indifférence, force est d'avouer que l'imaginaire québécois des relations avec les peuples autochtones est plutôt sombre.

Il faut également avouer que les Québécois connaissent très mal la question autochtone, tant dans ses dimensions historiques et juridiques que politiques. *De Kebec à Québec*, un livre écrit par Eric Cardinal, présente une tentative de remédier à cette méconnaissance et, éventuellement, aux conséquences de celle-ci dans la perception que les Québécois ont des peuples autochtones.

Dans les faits, et sous prétexte d'éclairer un dialogue entre peuples québécois et autochtones incarné par les figures de Denis Bouchard et Ghislain Picard (qui signent également le livre), l'ouvrage offre pratiquement — et bien que l'auteur s'en défende d'emblée — un cours condensé d'introduction aux questions au-



tochtones vues dans une perspective québécoise.

Dans un premier chapitre, qui occupe la plus grande partie de l'ouvrage, les grands jalons de l'histoire de la rencontre entre Autochtones et Blancs sont brièvement relatés, du récit de la traversée du détroit de Béring jusqu'à l'Approche commune, en passant par l'épisode dit de la Découverte, la Proclamation royale de 1763, la révolte de la rivière Rouge et l'échec de Charlottetown.

Cardinal offre ensuite les éléments d'une compréhension de base des aspects légaux de la question autochtone: la nature et les effets du droit de conquête européen, la naissance et le sens des traités et des droits ancestraux, l'obligation fiduciaire du gouvernement fédéral et les effets actuels de l'évolution du droit international sur les questions autochtones.

Enfin, plus brièvement, on trouve dans *De Kebec à Québec* un tableau de la situation contemporaine des peuples autochtones du Québec: conditions socioéconomiques, négociations politiques avec le gouvernement du Québec, questions actuelles et futures relatives aux relations avec les peuples autochtones.

Un format trompeur

De Kebec à Québec se présente ainsi dans un format trompeur, celui, d'ailleurs un peu rare, du dialogue. Or la présence de Bouchard et Picard est accessible (sept pages en guise d'introduction à l'ouvrage), la discussion entre les deux hommes ne structurant en rien la matière du texte de Cardinal, qui demeure plutôt scolaire.

Or, en cela, et bien que le choix des faits et leur organisation répondent à une vision très québécoise et strictement institutionnelle de la question autochtone, l'ouvrage a sa valeur. Les citoyens québécois y trouveront vraisemblablement des outils permettant une mise en contexte plus informée de la situation autochtone actuelle et des aspirations des peuples autochtones du Québec.

Cardinal termine son ouvrage par ces mots qui résument assez bien l'intention générale du projet: «Pour le bien des Premières Nations, pour le bien du Québec, il est aujourd'hui temps de construire des ponts et de faire de cette "rencontre Bouchard-Picard" le début d'une nouvelle alliance. Il y a lieu de reconnaître les alliances passées du Kebec, de les célébrer et de les renouveler dans le Québec actuel.»

Collaboratrice du Devoir

DE KEBEC À QUÉBEC

CINQ SIÈCLES D'ÉCHANGES

ENTRE NOUS

Denis Bouchard, Eric Cardinal
et Ghislain Picard
Les Intouchables
Montréal, 2008, 205 pages

BÉDÉ

Tour de char et coupes à blanc

FABIEN DEGLISE

Le cadre était formel: pas de dialogue, des planches à la structure similaire et surtout, surtout, une obligation de taille: placer dans chaque case une voiture ou une de ses composantes. Point.

Contraintes, contraintes... La balade aurait pu être incroyablement «casse-gueule». Mais heureusement Louis Rémillard était au volant.

Avec ce *Voyage en zone d'exploitation* (Les 400 Coups/Zone convective), ce vieux routard de la bande dessinée au Québec — il est l'homme derrière le Général Tidéchet apparu au début des années 80 — livre en effet en une cinquantaine de planches cet étonnant et délicieux «road-movie» où l'absence de bulles ne nuit finalement en rien à la profondeur du propos.

C'est que, sous le prétexte d'une virée, canot sur le toit, dans les grandes étendues du Québec en quête d'un peu de repos, de paix et de chants de hurdis à la brumante, Rémillard arrive en effet à transformer cet exercice de style en un petit outil sympathique de revendication sociale. Avec dans sa ligne de mire: la déforestation, les coupes à blanc, la pollution des cours d'eau et autres questionnements sur la marque laissée chaque jour par l'homme — et la

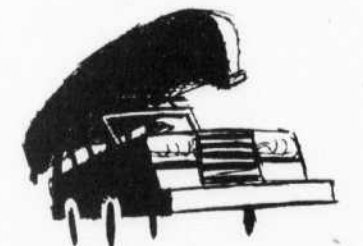
femme par la même occasion — sur l'environnement.

Les adeptes de l'«écolassitude» — comprendre: ceux qui ne supportent plus de voir Jean Lemire en photo — pourraient déplorer ce racolage éhonté sur fond de vérités vertes. C'est vrai. Mais à la fin de ce voyage, ils risquent aussi de s'incliner devant l'intelligence du récit, plein de couleur malgré des contours en noir et blanc, exprimé dans une efficace économie de mots. Et pour toute ces raisons, cela force l'admiration.

Le Devoir

VOYAGE EN ZONE D'EXPLOITATION

Louis Rémillard
Les 400 Coups/Zone convective
Montréal, 2008, 54 pages



SOURCE: LES 400 COUPS/ZONE CONVECTIVE
Illustration de Louis Rémillard

Michèle Gavazzi remporte le Prix jeunesse des univers parallèles

C'est Michèle Gavazzi qui a reçu le Prix jeunesse des univers parallèles 2008 pour son roman *Nessy Names et la malédiction de Tiens*, publié aux Editions du Porte-bonheur.

Ce prix est accompagné d'une bourse de 2000 \$. Ce sont des centaines de jeunes de l'Externat Jean-Eudes à Québec et de l'école

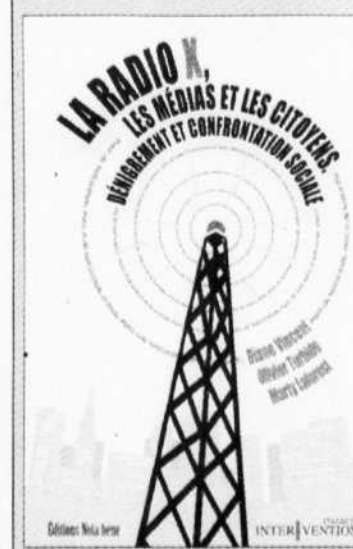
secondaire de Neufchâtel qui ont lu les trois livres finalistes.

Les deux autres ouvrages en lice, choisis par un comité de sélection, étaient *Le Piège* de Gaétan Picard et *La Ville sans nom*, tome 1 du *Pays du Montnoir* de Christiane Duchesne.

Le Devoir

Des livres pour savoir

Éditions Nota bene



19,95 \$ 206 pages

De 2004 à 2007, le phénomène de la radio dite extrême à Québec et au Québec a plus d'un tour de roue qu'à son tour attiré l'attention. Du refus du CRTC de renouveler la licence d'exploitation d'une station de radio très populaire à la création d'un mythe — le «mystère de Québec» —, il y avait là de quoi fasciner les trois analystes du discours que sont Diane Vincent, Olivier Turbide et Marty Laforest.

Fondé sur l'analyse rigoureuse de données orales et écrites provenant de divers médias, radio x ou autres, toutes en rapport avec «l'affaire CHOI», l'ouvrage réunit six études qui peuvent être lues dans le désordre, suivant l'intérêt de chacun. Au-delà de ce qu'on pourrait considérer comme un chapitre clos de l'histoire d'une ville, les auteurs forcent la conviction qu'il importe plus que jamais de comprendre comment la dynamique des discours, tant médiatiques que privés, peut attiser la confrontation entre les groupes sociaux, confrontation stérile parce qu'elle repose sur bien peu de choses en définitive et ne permet aucune conciliation entre les «opposants».

BEAUX LIVRES

Il était un jardin qu'on appelait la Terre...

ISABELLE PARÉ

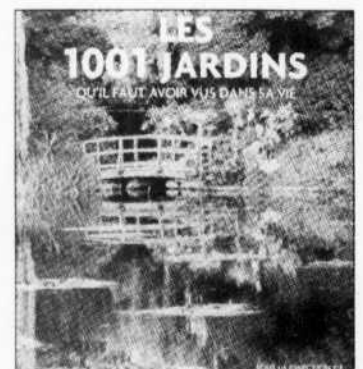
Éditions Trécarré dans un format à couverture cartonnée.

Un survol des plus beaux jardins de la planète révèle de façon puissante à quel point est grande la différence qui sépare les hommes d'un antipode à l'autre. Du lieu de méditation zen au jardin de curé en passant par le parterre royal, un tour du monde des jardins en dit plus long que bien des traités de sociologie sur ce qui se passe dans la tête de ceux qui les ont conçus.

C'est ce qui frappe dans *Les 1000 jardins qu'il faut avoir vus dans sa vie*, un pavé de près de 1000 pages d'abord publié par Flammarion, puis repris ici par les

Éditions Trécarré pour les amoureux de jardins. *Les 1000 jardins qu'il faut avoir vus dans sa vie* est un livre de jardinier. C'est un recueil précis, fouillé, qui témoigne de la diversité culturelle et historique des plus beaux oasis de la planète. Dirigée par une équipe d'érudits rompus au vert, l'œuvre fait presque office de dictionnaire des jardins ou de bible du tourisme horticole.

Les jardins y sont dévoilés continent par continent, chacun méritant une fiche descriptive indiquant le type de végétation, la superficie, le nom de ses concep-



teurs et plusieurs paragraphes fouillés sur son histoire.

Si on y retrouve les plus connus Kew Garden, Villandry, Versailles et autres Keukenhof, on y découvre des merveilles méconnues du sous-continent indien, de la Chine profonde et des oasis moghols ou persans situés hors des circuits convenus. Jardin du paradis en Iran, de Shakar Bagh au Cachemire ou de Samode Bagh au Rajasthan, autant de perles sorties du fond des âges nous rappellent que les jardins ont pris au fil des siècles mille et un visages. De la palmeraie au jardin minéral japonais, à l'exubérance française, symbole de la toute-puissance de l'homme sur la nature, 1000 jardins se côtoient dans ce palmarès horticole, en autant de miroirs de l'âme humaine.

Le Devoir

LES 1000 JARDINS QU'IL FAUT AVOIR VUS DANS SA VIE

Trécarré, Quebecor Media
Montréal, 2008, 959 pages

La librairie Alire célèbre les célébrations de la Journée mondiale du livre jusqu'au jeudi 24 avril!

Venez rencontrer pour une lecture publique:

À 19 h Jacques Boulterice, auteur de *Ephéméride**

Et à 20 h Marc Maillé, auteur de *De la couleur du sang**

La soirée sera animée par l'éditrice Edith Madore.

*Publiés aux éditions La veuve noire.

Alire, Librairie indépendante agréée | 450.679.8211 | Place Longueuil

NOUVEAUTÉ



Jean Di Tomaso
DES PENSÉES
SANS COMPTER

Axiomes, aphorismes,
maximes, boutades

Au gré de sa fantaisie, Jean Di Tomaso nous offre pêle-mêle des pensées parfois drôles, parfois sérieuses mais toujours rafraîchissantes.

Un livre de chevet
IDÉAL!

En librairie • 19,95\$
Diffusion Fides

CARTE BLANCHE

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Comprendre le populisme adéquiste



Louis Cornélius

« M. Dumont, êtes-vous populiste? » demandait Bernard Derome au chef de l'Action démocratique du Québec le 22 mars 2007, en pleine campagne électorale. Si le populisme « ça veut dire que, quand moi je parle, les gens comprennent, [alors] j'aime ça », répondait ce dernier, confirmant ainsi qu'il était bel et bien populiste puisque cette réponse laissait entendre que le discours de ses adversaires (Charest et Boisclair) était trop complexe!

Mais qu'est-ce, au juste, que le populisme? Et l'ADQ appartient-elle vraiment à cette famille politique? Voilà les questions auxquelles s'attaque le politologue Frédéric Boily, spécialiste de Lionel Groulx et du conservatisme au Canada, dans *Mario Dumont et l'Action démocratique du Québec: entre populisme et démocratie*.

Les intellectuels, note le professeur du Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta, ont posé, à ce jour, un « regard distrait, parfois dédaigneux et souvent dénigrateur » sur l'ADQ. L'idéologie ouvertement de droite de cette formation politique expliquerait ce rejet. Malgré la constante progression électorale de ce parti depuis sa fondation en 1994, les intellectuels (je fus de ceux-là) ont moins cherché à le comprendre qu'à le diaboliser. Aussi, constate Boily, « le discours adéquiste a donc été peu étudié de manière rigoureuse, sauf exception ». Le politologue se propose donc d'étudier « l'architecture de son idéologie » à partir du concept de populisme.

Son collègue Gérard Boisjenu, qui a déjà réalisé ce type de travail en

2003, mais dans une perspective plus critique qu'analytique, résumait ainsi, selon Boily, les principaux traits du populisme: « *rejet du système politique en place, accent accordé à l'individualisme, valorisation du marché et, partant, restriction du rôle de l'État* ». Il ajoutait le rejet de l'égalité comme valeur, l'opposition aux groupes marginalisés et la xénophobie. Ce dernier trait, il faut le reconnaître, s'applique mal à l'ADQ, mais tous les autres lui conviennent assez bien.

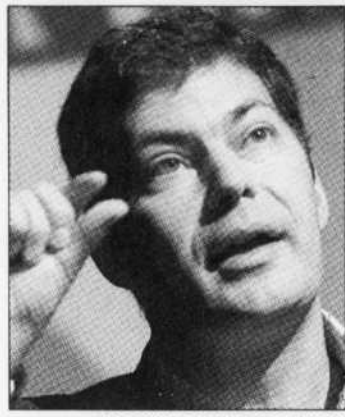
Sans rejeter totalement l'analyse de son collègue, Boily la conteste et lui en préfère une autre. Reprenant une idée de Taguieff, il présente le populisme comme « *un style politique plutôt que comme une idéologie* ». Chávez, en effet, est aussi populiste, mais de gauche, rappelle-t-il pour justifier ce point de vue.

Un populisme protestataire

Un premier type de populisme, qualifié ici de protestataire, se caractérise « *par la dénonciation d'une coupure fondamentale entre le peuple et les élites, ces dernières étant accusées d'avoir abusé du peuple* ». Un deuxième type, identitaire, « *oppose plutôt « ceux d'ici » à « ceux d'en face » et peut flirter avec la xénophobie*. Dans les deux cas, il est porté par une figure charismatique qui mène la charge.

Or le populisme, dans les démocraties libérales, n'a pas bonne presse. On l'accuse, justement, de saper les fondements de la démocratie. La politique, comme l'explique Boily, « *nécessite du temps pour la réflexion* », elle exige une délibération entre les acteurs et la reconnaissance de la complexité des problèmes et des solutions, ce que rejettent les populistes. Ces derniers, pourtant, jouent le jeu démocratique, prétendent donner la parole à ceux qui ne l'ont pas, mais contestent du même souffle la démocratie représentative, qualifiée d'affaire des élites. Guy Laforest, pour sa part, parle du « *populisme démocratique* » de l'ADQ. Qu'en est-il?

Il est évident, selon Boily, que la formation de Dumont, de 1994 à 2006, fait dans le populisme protestataire. Dès sa fondation, elle se pré-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Mario Dumont

sente comme la voix du peuple en quête d'un « *redressement national* ». En 1998, cette protestation prend la forme d'un programme résolument de droite qui propose d'en finir avec le « *modèle québécois* », essentiellement profitable aux élites, selon elle. En 2003, les choses sont encore plus claires. Praticquant une « *personnalisation du pouvoir* » qui rappelle l'Union nationale de Duplessis, l'ADQ s'organise autour de son chef, qui se présente comme « *un homme du commun, plus précisément un homme de la terre qui connaît la valeur du travail, soit le travail à la ferme, celui qui doit être fait parce qu'il n'a-tend pas* ». Fort d'un charisme de rhétoricien qui s'exprime dans de petites « *phrases assassines* » plutôt que dans des discours-fléuves, Dumont défend un programme qui s'attaque à la « *clique animée de solutions périmées* » et qui « *n'agit pas pour l'intérêt du peuple* ». Dénonciation des groupes de pression, particulièrement des syndicats, qui imposent leurs intérêts particuliers, plaider en faveur d'une cure minceur de l'État et d'une réforme de la démocratie et discours prodécentralisation constituent la charpente de ce qu'on présente comme « *une protestation de la classe moyenne et des régions contre une forme d'intervention étatique jugée trop dirigiste* ».

Un populisme identitaire. Aux élections de 2007, plusieurs

éléments de ce programme seront repris dans le cadre d'une campagne plus méthodique qui mettra l'accent sur la famille et sur un discours sécuritaire à caractère punitif. Pour la première fois, l'ADQ emprunte aussi la voie du populisme identitaire, à la faveur du débat sur les accommodements raisonnables. Apparaît, de même, son autonomisme flou qui, écrit Boily, peut « *évoquer une chose et son contraire* ».

S'il s'inquiète prudemment du populisme identitaire de l'ADQ, Boily, pour le reste, s'efforce essentiellement de comprendre le phénomène adéquiste et son relatif succès sans les juger. Il se fait même un peu complaisant avec cette formation politique en affirmant qu'elle a su, dans une certaine mesure, prendre « *la défense de ceux se croyant exclus des lieux de prise de décision, bref du pouvoir* ».

Les intellectuels qui critiquent durement l'ADQ, pourtant, montrent justement que cette prétention ne tient pas la route. Libérer le marché, réduire le rôle de l'État, miner l'influence des syndicats et pratiquer une justice punitive au nom du respect de l'autonomie individuelle et régionale ne libèrent pas le peuple, bien au contraire. Ces recettes néolibérales, qualifiées d'audacieuses par les populistes qui les avancent, ont nui à « *ceux d'en bas* » partout où elles ont été appliquées. C'est en ce sens qu'on peut dire du populisme de droite qu'il est un traquenard: il tourne la frustration, souvent légitime, du peuple à l'égard des élites contre le peuple lui-même.

louisco@sympatico.ca

MARIO DUMONT ET L'ACTION DÉMOCRATIQUE DU QUÉBEC: ENTRE POPULISME ET DÉMOCRATIE

Frédéric Boily
Presses de l'Université Laval
Québec, 2008, 176 pages

HISTOIRE

La victoire oubliée de Québec

MICHEL LAPIERRE

Saviez-vous qu'il y a eu deux batailles des plaines d'Abraham? A la première, la plus célèbre, celle de 1759, les Anglais ont gagné. A la seconde, celle de 1760, commencée à Sainte-Foy mais achevée sur les hauteurs de Québec, les Anglais ont perdu! Serait-ce pour éviter de forcer le destin que tant de nos historiens parlent de la bataille de Sainte-Foy au lieu de la deuxième bataille des plaines d'Abraham, celle de la revanche rêvée?

On peut croire que l'historien militaire français Gérard Saint-Martin, colonel qui a servi au Commandement des écoles de l'armée de terre à Paris, répondrait oui à cette question insidieuse. Après tout, c'est lui qui ressuscite l'appellation de « *seconde bataille des plaines d'Abraham* », jadis employée par certains pour désigner la bataille remportée par Lévis sur Murray, la même où, l'année précédente, les troupes de Montcalm avaient affronté celles de Wolfe.

Dans un livre lumineux, *La Bataille des plaines d'Abraham*, Saint-Martin souligne que Lévis, tirant leçon de la défaite de 1759, avait intégré les milices canadiennes au combat mené par les réguliers français beaucoup plus efficacement que ne l'avait fait Montcalm. L'auteur voit juste. Au lieu de s'en tenir à l'art européen de faire la guerre, savant, rigoureux, symétrique, digne d'un ballet sanglant, Lévis comptait sur la ruse et l'improvisation.

Faisant confiance aux Canadiens, à leur sens de l'initiative, à leur adresse nourrie des pratiques amérindiennes où la guérilla était la règle et où l'embuscade relevait du génie, il rappelait aux Anglais comment on se bat dans la sauvage Amérique, même devant les murs de Québec, ce morceau d'Europe perdu dans la nature. Il espérait reprendre la ville au nom d'une France un peu canadienne, presque un peu métisse.

Résultat de la bataille très rude: environ 260 morts et 830 blessés dans l'armée de Murray en déroute,

environ 190 morts et 640 blessés dans celle de Lévis. Victorieux, les Français et les Canadiens s'emparèrent de l'Hôpital général de Québec pour y faire soigner les blessés des deux camps.

Mais la flotte française, tant attendue pour affermir la victoire de 1760 et investir encore plus les fortifications, n'arrive pas. Ce sont les Anglais qui obtiennent des renforts pour confirmer leur victoire à eux, celle de 1759. Comme l'observe Saint-Martin, le Canada n'était pas, en France, la priorité de Choiseul, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, ni celle de Louis XV.

Le manque d'intérêt de Versailles pour le Canada ne saurait laisser dans l'ombre un fait troublant: trop de nos historiens ont minimisé l'importance de la seconde bataille des plaines d'Abraham pour la transformer en un banal combat de banlieue en l'associant à Sainte-Foy plutôt qu'à Québec. La lecture de l'ouvrage de Saint-Martin nous invite à penser que ce détail, en apparence insignifiant, dénote un syndrome récurrent de la psyché québécoise.

Dans notre univers mental, les défaites obscurcissent les victoires. Quant aux demi-victoires, comme celle du camp du OUI au référendum de 1995, elles y deviennent, par la magie noire du temps qui s'écoule, de cuisantes défaites, d'irréparables échecs. La mémoire de la seconde bataille des plaines d'Abraham, corps à corps brutal, tuerie d'Amérique, exprime un thème poignant: celui de la victoire inutile. Il y a gros à parier que les pusillanimes organisateurs des fêtes du quatrième centenaire de Québec le trouveront incompatible avec l'héritage de l'Empire britannique.

Collaborateur du Québec

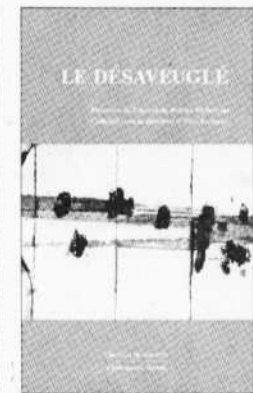
LA BATAILLES DES PLAINES D'ABRAHAM
Gérard Saint-Martin
Economica
Paris, 2007, 284 pages

Les Éditions du Noroît

Nouveautés 2008



www.lenoroit.com

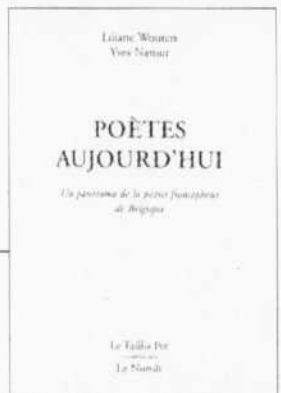


Le désaveuglé

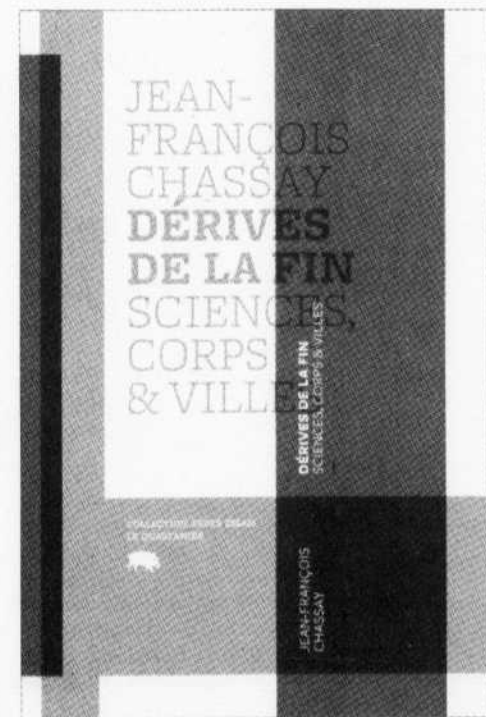
Parcours de l'oeuvre de **Robert Melançon**
Collectif sous la direction d'**Yves Laroché**
Coll. Chemins de traverse

Poètes aujourd'hui

Un panorama de la poésie francophone de Belgique
Liliane Wouters et **Yves Namur**
Coll. Résonance (coéditéur Le Taillis Pré)



Au Salon du livre de Québec, stand 297



Jean-François Chassay

Dérives de la fin : sciences, corps et villes

Essai, 224 pages / 25,95 \$

Bertrand Gervais

La ligne brisée : labyrinthe, oublié et violence

Essai, 216 pages / 25,95 \$



La collection Erres Essais propose des ouvrages sur la littérature et les arts. On y trouve des réflexions sur l'imaginaire et ses figures, ainsi que sur les nouvelles formes artistiques et littéraires. Erres Essais a pour mandat de s'interroger sur le texte lui-même, sur ses conditions de production, de conservation et de transmission, ainsi que sur les relations qu'il entretient avec l'image, l'art et l'écran.

Le Quartanier
Collection Erres Essais
www.lequartanier.com

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

Les librairies indépendantes du Québec

Les conseils de vos libraires indépendants



Poèmes du traducteur

Michel Garneau, De l'Hexagone, 352 p., 29,95 \$

Heureuse expérience que ces *Poèmes du traducteur* de Michel Garneau. Pour chaque poème de Leonard Cohen traduit, le poète en forge un de son cru. Encore une fois, Garneau nous rend appétissante la poésie en la restituant à son essence première, où la vie et les mots se conjuguent dans un même mouvement. De quoi convaincre les plus rétifs!
Christian Girard, Librairie Pantoute, Québec

Noir Canada. Pillage, corruption et criminalité en Afrique

Alain Deneault, Delphine Abadie et William Sacher, Écosociété, 352 p., 34 \$

Tout le monde s'en doute un peu: les compagnies minières et pétrolières ne font pas dans la dentelle lorsqu'elles s'établissent sur le continent africain. Mais nous sommes aussi collectivement responsables des résultats: guerres, corruption, pillage et pollution. Comment? Parce que nous finançons ces compagnies! De grâce, lisez ce livre avant de rencontrer votre conseiller financier.
Ghislain Chouinard, Librairie Chouinard, Charny



Le Pouvoir ou la Vie. Repenser les enjeux de notre temps

Jean Bédard, Fides, 348 p., 24,95 \$

Philosophe, écrivain et intervenant social, Jean Bédard récidive avec une réflexion sur la façon dont nous exerçons le pouvoir. L'interdit de ce livre est de tracer une voie pour l'avenir. Le pouvoir doit être assumé de manière à rendre possible la survie de l'humanité. Le lecteur est invité à participer à ce débat qui ne fait que commencer.
Audette Landry, Librairie Boutique Vénus, Rimouski

Le Mystère Alzheimer

Marie Gendron, De l'Homme, 320 p., 27,95 \$

« Parfois mon père se déshabille sans raison apparente et se masturbe. Je suis gênée. » « Ma mère est hébergée dans un centre... elle est devenue amoureuse d'un homme... atteint de la maladie. Je suis bouleversée... »: l'alzheimer est un mystère qu'on peut décrypter, même palper, tout comme un poème, constate Marie Gendron, qui œuvre depuis vingt-cinq ans auprès des malades.
« J'aime ces gens étranges. Ils ont le mal de leur enfance comme on a le mal du pays », fait-elle part.
Christian Laliberté, Librairie La Liberté, Sainte-Foy

Une présentation des librairies indépendantes suivantes :

LIBRAIRIE PANTOUTE

Librairie Chouinard

LIBRAIRIE BOUTIQUE VÉNUS
Depuis 1983

librairie la liberté

Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

Québec 400 ans

Anna Gavalda
Un baume au cœur
Michel Folco
Même le mal fait du bien

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit et
www.lelibraire.org
Portail du livre au Québec

David Peace
Des romans noirs pour éclairer l'Histoire
Librairie d'un jour
Pascalie Montpetit



Patrimoine canadien / Canadian Heritage

LIVRES

AUTOBIOGRAPHIE

Le temps d'Hubert Reeves

ALEXANDRE SHIELDS

On aime l'entendre, apprendre de cet homme doué d'un formidable sens de la vulgarisation scientifique. C'est que l'astrophysicien Hubert Reeves a une passion communicative pour la connaissance, étant lui-même avide de comprendre toujours un peu plus ce qui, ici et ailleurs, a permis ce formidable incident de l'histoire qui est la vie sur la Terre. Et nul besoin d'être un féru de sciences pour apprécier ses mémoires, qui constituent d'abord et avant tout une invitation à se laisser prendre au jeu de la curiosité jamais rassasiée.

Habitué à naviguer dans un univers où le temps se mesure le plus souvent en millions d'années, il a pourtant choisi d'orner la couverture de ses mémoires d'un «*Je n'aurai pas le temps*». «*Aujourd'hui, je suis confronté au chiffre de mon âge, souligne d'entrée de jeu le Montréalais d'origine, né en 1932. Il augmente sans répit. Il me rappelle que cette quête de savoir ne se prolongera pas au-delà de quelques années, au mieux quelques décennies. Je me sens empreint de tristesse à l'idée que je n'aurai plus accès à la poursuite de cette fascinante exploration du cosmos.*» La planète s'ennuiera elle aussi un jour d'un de ses amants les plus sincères.

Hubert Reeves se lance ici dans un périple qui permet de mieux saisir comment ce scientifique humaniste s'est formé. Le terreau familial, on peut s'en douter, favorisait l'épanouissement de cette curiosité originelle, cette fièvre qui le lançait à l'aventure durant les vacances d'été sur les rives du lac Saint-Louis.

Il est aussi intéressant de voir l'influence que a eue sur lui de certain père Louis-Marie, trappiste et botaniste, qui a joué un rôle central dans son choix d'une carrière scientifique. En plus des balades dans la nature, à la recherche de diverses plantes à inclure dans un herbier, c'est par cet ami de la famille que le jeune Reeves entre en contact avec un laboratoire, où il s'émerveille de l'invisible rendu visible grâce à la magie du microscope.

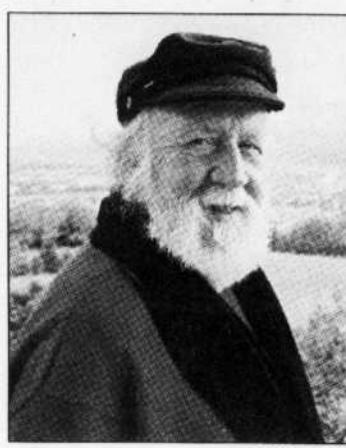
Dès son plus jeune âge, il dévore tous les ouvrages qui lui tombent sous la main. C'est ainsi qu'il parcourra inlassablement les pages du livre d'astronomie *D'où venons-nous*, de l'abbé Moreux. «*Je découvrais l'existence merveilleuse de ce monde de l'astronomie, des photos des planètes, des nébuleuses, des galaxies*, explique-t-il. *Je relisais chaque page plusieurs fois pour m'assurer de bien la comprendre mais surtout pour me conforter dans l'idée que j'étais en train d'accéder à un monde bien réel, au-delà du quotidien, et qui méritait que je lui accorde la*

plus grande attention et les plus grands efforts. Un peu, j'imagine, ce que ressentent les explorateurs abordant des îles vierges, prêts à se confronter aux plus grandes difficultés pour en découvrir les richesses.»

Merveilleuses mathématiques

Étudiant au collège Jean-de-Brébeuf, établissement alors intensément catholique, il se passionne pour les mathématiques. Le déclin survient lorsqu'il doit trouver à quelle distance placer deux lentilles dans un télescope pour discerner les astres avec netteté. «*Le fait qu'une simple formule algébrique puisse nous donner le mode d'emploi pour accomplir un tel exploit provoqua en moi comme un sentiment de vertige. Je n'en revenais pas. Et d'ailleurs, je n'en suis jamais revenu.*»

Hubert Reeves, fermement convaincu que la science fera toujours intimement partie de sa vie, même de brillantes études et passe un jour l'audace jusqu'à demander à un observatoire astronomique de la région de Boston de l'accueillir. Il y passera un mois à prendre part aux différents travaux nocturnes d'observation. Inscrit à la faculté des sciences de l'Université de Montréal, il obtient un baccalauréat en sciences en physique en 1953, avant de décrocher une maîtrise puis un doctorat



Hubert Reeves, tel qu'il apparaît dans le film *Hubert Reeves: conteur d'étoiles*, de Iolande Cadrin-Rossignol

en astrophysique nucléaire à l'université Cornell, aux États-Unis. Entre les murs de cet établissement, il prend conscience que la science est en marche et qu'il peut y prendre part, au lieu de se contenter d'un rôle d'observateur.

Il y côtoie de grands physiciens qui ont pris part à l'avance accélérée de différentes branches de la physique au cours du XX^e siècle. Parmi ses enseignants, des scientifiques du projet Manhattan de fabrication de la bombe atomique. Sa propre carrière

de professeur universitaire est par la suite couronnée de succès et l'amène un peu partout dans le monde. Il travaillera même pour la NASA.

Lui qui aurait pu se contenter du rôle du professeur respecté et admiré opte plutôt pour la perpétuelle nouveauté. «*J'ai systématiquement refusé toute proposition de postes qui [...] auraient risqué de ne pas me laisser tout le temps nécessaire pour mes insatiables envies de connaissances.*»

Transmettre le savoir

À lire ses mémoires, on a parfois l'impression de découvrir un de ses scientifiques jovioux et assoiffés de connaissances inventés par Jules Verne. Il se présente aussi en ardent défenseur de la «*communication entre les générations*» de scientifiques, lui qui a d'ailleurs dirigé à maintes reprises des étudiants dans la rédaction de leur thèse de doctorat. Une sorte de «*filiation universitaire*» qu'il juge essentielle.

Hubert Reeves croit aussi fermement à l'«*importance pédagogique et civilisatrice de l'astronomie dans l'éducation*», à laquelle il faut être attentif, d'autant plus que «*notre présence ici et aujourd'hui est liée à un ensemble de phénomènes dans lesquels tout le cosmos est impliqué. C'est notre généalogie que l'astronomie aujourd'hui nous révèle.*» L'humanité doit en prendre conscience, répète-

til depuis plusieurs années. Nous qui sommes «*une espèce éminemment périssable*» qui s'acharne à détruire son milieu de vie.

Et même après toutes ces décennies, son éternel questionnement demeure intact, tout comme sa grande et sincère humilité: «*Que celui qui a vécu dans un milieu où il a pu bénéficier d'une ouverture sur la culture, les arts et la science porte un regard sur l'ensemble de la population mondiale. Il réalisera alors qu'il appartient à une infime minorité et s'apercevra de la chance qui fut la sienne. Un quart de la population mondiale vit en dessous du seuil de la pauvreté. Pour ces gens, l'urgence quotidienne imposée par la survie est infiniment plus pressante que l'intérêt pour la vie sur d'autres planètes ou pour la création artistique. Je peux prendre conscience de l'immense privilège qui est le mien. Je suis né et j'ai été élevé dans un environnement qui m'a laissé le loisir de me passionner pour ces questions. Mais pourquoi moi, et pourquoi vous aussi, qui lisez ces lignes? Y a-t-il une réponse?*»

Le Devoir

JE N'AURAI PAS LE TEMPS
Hubert Reeves
Éditions du Seuil
Paris, 2008, 330 pages

LOISIR

La pêche à la mouche: art et passion

ALEXANDRE SHIELDS

«*Prenez une plume dans la main droite et projetez-la à quinze ou vingt mètres.*» Voici, résumée en quelques mots, tout le défi de la pêche à la mouche. Cette technique de pêche sportive, les adeptes le diront sans hésiter, tient autant du sport que de l'art, de la science et de la philosophie. La récompense? Elle permet le contact le plus direct et le plus sensible qui soit avec le poisson, à condition de faire preuve de vigilance et de contrôler ses réflexes.

En effet, une simple petite mouche artificielle, qui peut d'ailleurs prendre une kyrielle d'autres apparences que celle de ce petit insecte, lie le pêcheur au poisson qui se débat au bout de la ligne. Une ligne composée essentiellement d'une «*soie*», qui joue un rôle majeur puisque c'est elle qui permet à l'appât de parcourir la distance voulue, orientée par une canne qui fait le plus souvent dans les neuf pieds de longueur. Tout tient dans la dextérité du pêcheur, qui doit littéralement faire voler cette soie au-dessus de sa tête tout en se jouant des obstacles, notamment la végétation et le vent.

«*Il faut effectivement un artiste pour déposer délicatement sur une feuille près de la rive une minuscule mouche artificielle pour qu'ensuite elle tombe naturellement dans l'eau, exactement comme le ferait vivant, et, par voie de conséquence, provoque l'attaque sauvage de l'omble de fontaine à l'affût*», soulignent Hélène-Andrée Bizier et Jacques Cerf dans *La Pêche à la mouche au Québec*. Un véritable hymne à la pratique de cet art, dont le Québec représente sans contester un paradis.

«*Dans le cas du saumon, on peut même parler de philosophie*», affirment-ils. *Salmo salar*, le roi des rois

des rivières, est effectivement l'ultime rêve de tout «*moucheur*». Ce salmonidé impose d'ailleurs le respect. N'est-il pas, après tout, ce poisson qui, né dans une rivière, passe ensuite sa vie adulte en mer, avant de revenir se reproduire dans le cours d'eau qui l'a vu naître, au prix d'efforts herculéens.

Pour espérer pouvoir lutter contre lui, le pêcheur doit impérativement passer des heures, voire des jours, à tenter de le séduire et de le séduire dans une fosse, usant de différentes mouches et de plusieurs styles de présentation de celles-ci. Il peut même le voir très clairement, installé avec quelques congénères sur le lit de la rivière, narguant cet *Homo sapiens* qui paie le gros prix son accès à cette fosse infructueuse.

Pêcher en ville

La sensation qu'on éprouve, au moment où le poisson mord, est difficile à décrire. Nul besoin de parcourir les centaines de kilomètres qui séparent les urbains des rivières à saumon pour goûter ce plaisir. Les rapides de Lachine et la rivière des Prairies offrent des occasions de pêche à la mouche exceptionnelles, et ce, avec les gratte-ciels du centre-ville de Montréal en toile de fond. Dans ces eaux tumultueuses, on rencontre notamment la truite arc-en-ciel, aux couleurs lumineuses, mais aussi la truite brune. Quelques saumons Chinook et Coho peuvent également se présenter au bout de la ligne. À la fin de mai, en aval de la centrale hydroélectrique sur la rivière des Prairies, les pêcheurs sont nombreux à venir tenter leur chance, lors de la montaison de l'aloise savoureuse.

Même dans les lacs et les ri-

vières, où on ne compte pas de salmonidés, la pêche à la mouche peut provoquer des sensations fortes, tant la sensibilité de la canne utilisée accentue l'effet de toute l'énergie déployée par le poisson pour se débarrasser de sa fâcheuse proie.

Croyez-en l'auteur de ces lignes, la capture d'un achigan à petite bouche, poisson d'une combativité légendaire, est toute une expérience, surtout si on utilise une mouche «*sèche*». Il s'agit d'un appât qui demeure à la surface, permettant au pêcheur de voir le poisson fondre littéralement dessus.

Les auteurs du livre précisent en outre que le délicieux doré jaune et le vorace brochet peuvent eux aussi être pêchés à la mouche, au même titre que l'omble de fontaine, la ouananiché ou le touladi. Une multitude d'appâts ont justement été créés, au fil des décennies, pour séduire ces différentes espèces. Les auteurs en présentent une cinquantaine, parmi les plus populaires. Toutes ont leur nom propre et leur petite histoire et peuvent aussi bien imiter des nymphes, des alevins ou des souris. Celles présentées dans l'ouvrage, véritables œuvres d'art, ont été réalisées par Paul LeBlanc, «*monteur*» de mouches de renommée internationale.

La Pêche à la mouche au Québec présente une trentaine de sites — un infime échantillon — où la nature affiche le plus souvent une beauté indescriptible. Les photos de Benoît Chalifour, spécialiste de la photographie en extérieur et passionné de la pêche à la mouche, rendent pleinement justice à cet inestimable patrimoine trop souvent ignoré, malmené ou encore réservé à une élite.

N'oublions pas que l'époque



des clubs privés, ces aberrations qui privaient la population d'un accès à un bien pourtant commun, n'est pas si lointaine. Encore en 1970, il existait au Québec plus de 2000 de ces enclaves profitables pour leurs propriétaires. Près de 90 % du territoire de chasse et de pêche de la province! Et les tenta-

tions de revenir à ce type de gestion sont plus fortes que jamais, en pleine période de délestage étatique. Dans un contexte où la pêche sportive retient l'attention de moins d'adeptes, la vigilance est encore plus de mise.

Le Devoir

LA PÊCHE À LA MOUCHE AU QUÉBEC

25 EXPÉRIENCES INOUBLIABLES
Hélène-Andrée Bizier
et Jacques Cerf
Éditions Fides
Montréal, 2008, 220 pages

Québec

400 ans de présence française en Amérique

L'âme de Québec

Québec
Une capitale que du ciel

L'oisier sur le Saint-Laurent et le Saguenay

Québec et sa région

La vie dans les livres depuis 50 ans

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Une compagnie de Quebecor Media

13^e Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

Le 23 avril 2008

La diffusion, les voies de l'imaginaire

Porte-parole
Christine Brouillet & Stéphane Dompierre

Plus d'une centaine d'activités gratuites dont un Passe-livre dans 4 hôpitaux du Québec

www.jmla.qc.ca 1 866 900 2635